La chaumière de la paralytique épisode de l'inondation de 1856, par Naïda D



La chaumière de la paralytique épisode de l'inondation de 1856, par Naïda D. 1860.



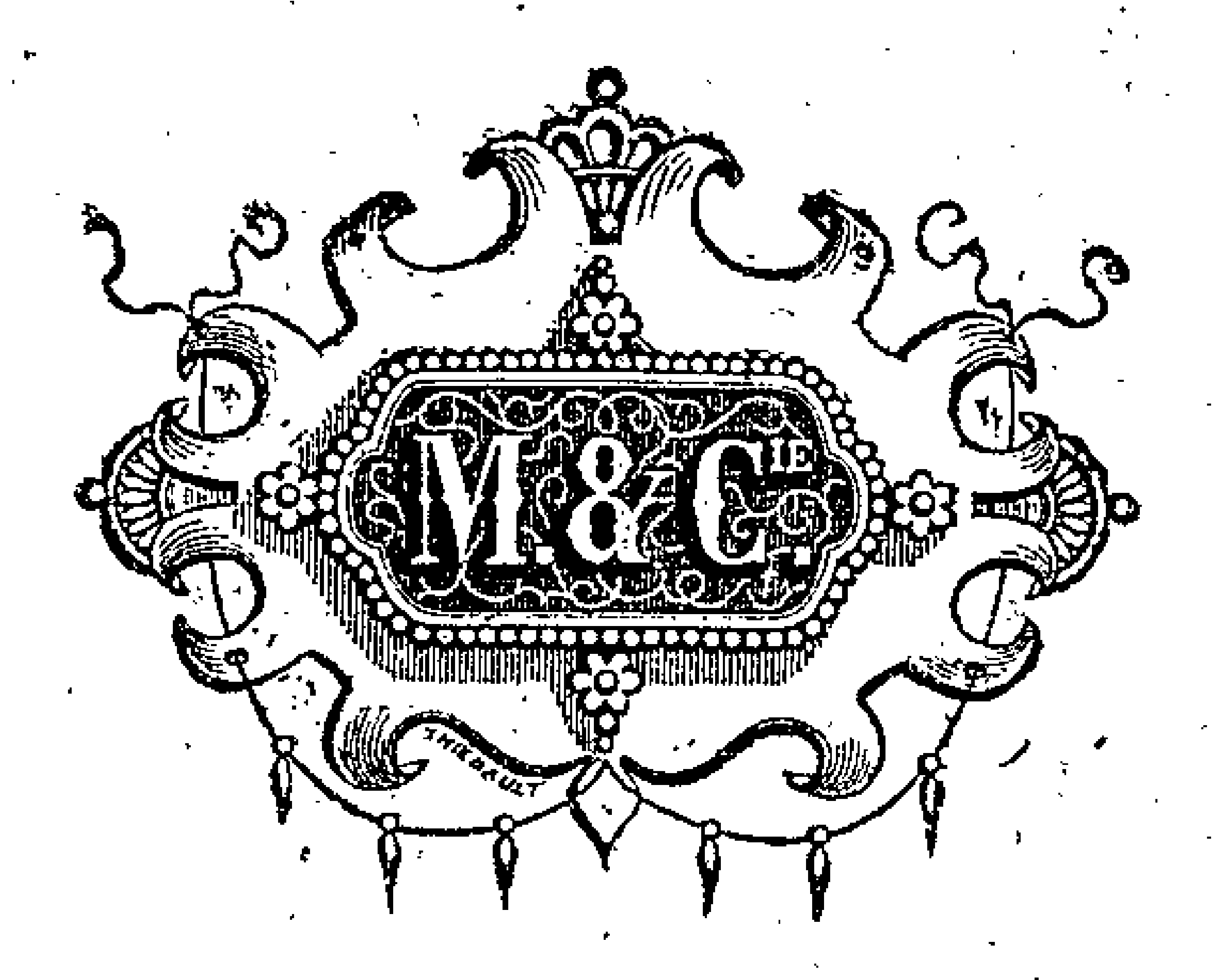
LA CHAUMIÈRE

DE

LA PARALYTIQUE

ÉPISODE DE L'INONDATION DE 1856

PAR NAÏDA D.



ROUEN

MAISON MÉGARD ET Cie, ÉDITEURS

E. VIMONT, EX-ASSOCIÉ, SUCCESSEUR

BIBLIOTHÈQUE MORALE

DE

LA JEUNESSE

PUBLIÉE

AVEC APPROBATION



Episode de l'inondation.

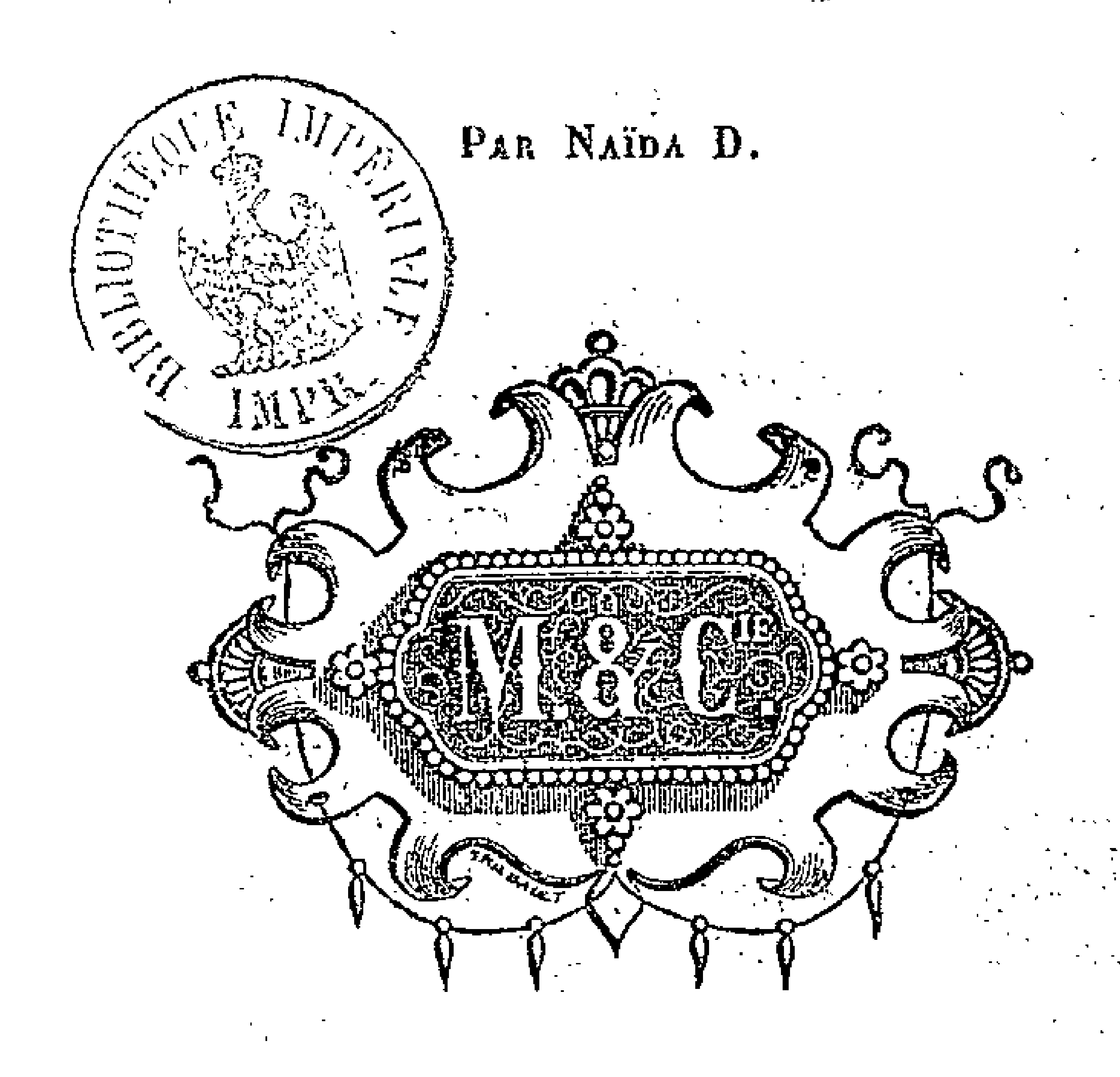
LA CHAUMIÈRE

DE

LA PARALYTIQUE

ÉPISODE DE L'INONDATION DE 1856.

Par Naïda D.



ROUEN
MÉGARD ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
E. VIMONT, ex-associé, succr
1860

Les Ouvrages composant **la Bibliothèque morale de la Jeunesse** ont été revus et **admis** par un Comité d'Ecclésiastiques nommé par MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE ROUEN.

L'Ouvrage ayant pour titre : **La Chaumière de la Paralytique**, a été lu et admis.

Le Président du Comité,

Picard

Archip. de la Métrop.

Avis des Éditeurs.

Les Éditeurs de la **Bibliothèque morale de la Jeunesse** ont pris tout à fait au sérieux le titre qu'ils ont choisi pour le donner à cette collection de bons livres. Ils regardent comme une obligation rigoureuse de ne rien négliger pour le justifier dans toute sa signification et toute son étendue.

Aucun livre ne sortira de leurs presses, pour entrer dans cette collection, qu'il n'ait été au préalable lu et examiné attentivement, non-seulement par les Éditeurs, mais encore par les personnes les plus compétentes et les plus éclairées. Pour cet examen, ils auront recours particulièrement à des Ecclésiastiques. C'est à eux, avant tout, qu'est confié le salut de l'Enfance, et, plus que qui que ce soit, ils sont capables de découvrir ce qui, le moins du monde, pourrait offrir quelque danger dans les publications destinées spécialement à la Jeunesse chrétienne.

Aussi tous les Ouvrages composant la **Bibliothèque morale de la Jeunesse** sont-ils revus et approuvés par un Comité d'Ecclésiastiques nommé à cet effet par MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE ROUEN. C'est assez dire que les écoles et les familles chrétiennes trouveront dans notre collection toutes les garanties désirables, et que nous ferons tout pour justifier et accroître la confiance dont elle est déjà l'objet.

LA CHAUMIÈRE

DE

LA PARALYTIQUE.

I.

L'INONDATION.

— Louise, Louise, ton frère tarde bien à rentrer !

— Mère, répondit une jeune fille de quinze ans en s'approchant du lit où sa vieille mère était retenue par la paralysie, mère, il est allé à Tours, et il y a bien loin.

— Quel temps affreux ! reprit la malade en joignant les mains. Quel temps affreux !

Verrions-nous encore les désastres de 1840!

Les deux femmes se turent. On n'entendit plus que le vent de l'ouest qui soufflait avec violence et poussait une pluie fine et serrée qui fouettait incessamment les vitres de la cabane. Louise s'était assise au coin de la cheminée et travaillait à la lueur d'une lampe ; sur une petite table, auprès d'elle, un couvert était mis pour son frère, et devant le feu, posé sur la cendre chaude, le souper du jeune homme attendait depuis longtemps ; mais André n'arrivait pas.

— Louise, reprit la paralytique après quelques instants de silence, pleut-il toujours?

— Oui, mère.

— La Loire est-elle sortie?

La jeune fille ne répondit pas : elle craignait d'effrayer sa mère ; car depuis deux

jours la Loire, répandue sur ses rives, montait avec une rapidité désespérante.

Tout à coup les vitres de la cabane tremblèrent; on entendit un bruit semblable à la décharge d'une batterie, suivi d'un grondement sourd et terrible comme celui du tonnerre dans le lointain.

— Prions, ma fille, dit la vieille mère en croisant ses mains sur sa poitrine; la digue vient de se rompre, les habitants de la vallée sont perdus!

La jeune fille, pâle et tremblante, se jeta au pied de son crucifix et pria avec ferveur.

Bientôt, au bruit de l'eau qui tombait dans la vallée comme une immense cataracte se mêlèrent des cris déchirants.

— Pauvre André! murmura la malade.

Et deux larmes coulèrent sur ses joues sillonnées de rides.

— Ne craignez rien, mère, fit la jeune fille, étouffant les angoisses qui la torturaient. André est fort et courageux; il sait que nous l'attendons, et il viendra.... Tenez, le voici !

En effet, on entendait des pas précipités dans le chemin qui montait à la cabane.

— Dieu soit loué! murmura la pauvre femme avec un accent de pieuse reconnaissance.

On frappa violemment à la porte.

— Louise, s'écria-t-elle, ce n'est pas André! O mon Dieu, qu'est-il devenu?

— Ouvrez, ouvrez, crièrent plusieurs voix du dehors; ouvrez, au nom du ciel!

Louise alla ouvrir, et la maison se remplit bientôt de tous les habitants du village des Fonts, qui venait d'être englouti sous les eaux.

— Quelle terrible nuit! mère Dubois, dit une vieille femme en s'approchant du lit de la paralytique, nous sommes perdus!

Un long gémissement répondit à ces paroles. Les hommes, mornes et silencieux, se tenaient adossés aux murailles de la maisonnette, tandis que leurs femmes, assises sur la terre, pressant leurs enfants dans leurs bras, poussaient des sanglots déchirants.

— Pourtant nous avons fait notre possible! dit un vieillard qui s'était laissé tomber, accablé de fatigue, sur une chaise, et pressait sa tête dans ses mains; nous avons travaillé sans relâche à consolider la digue; mais la Loire a été la plus forte!

— Puisque Dieu est si puissant, s'écria un jeune homme en montrant le poing au ciel, que ne venait-il à notre secours!

— Julien, pourquoi blasphèmes-tu ? reprit le vieillard avec sévérité. Prends garde que la main de Dieu ne s'appesantisse plus durement sur nous. Sais-tu si ce ne sont pas les crimes des hommes qui ont attiré sa colère ? Courbons la tête sous le bras qui nous frappe et ne blasphémons pas !

— Vous avez raison, père Matthieu, j'ai tort de murmurer contre Dieu ; mais n'est-ce pas horrible de voir ainsi toutes nos récoltes perdues ? J'avais une maison que j'avais bâtie pierre à pierre à la sueur de mon front ; mes enfants y étaient nés, j'espérais y mourir..., et les eaux l'ont emportée !... et j'ai vu flotter à la dérive les débris de mon mobilier !... N'est-ce pas affreux ? Ah ! ma pauvre femme ! mes pauvres enfants !

Et le jeune homme éclata en sanglots.

— L'eau monte encore, dit en rentrant un de ces hommes qui était allé regarder au dehors.

— Où est-elle ?

— Au bord de la pièce des Maines.

— Ce n'est pas possible !

— Venez voir.

Ils sortirent et ils aperçurent en effet la Loire, qui étendait sa nappe blanche sur toute la vallée. C'était un lac immense et qui semblait immobile. Seulement un grondement sourd, mêlé aux clameurs de la tempête, planait sinistrement sur ce pays désolé.

— La Loire ne monte plus! s'écria un jeune garçon de quinze à seize ans d'une voix presque joyeuse.

— Dieu le veuille, pauvre enfant! reprit le père Matthieu, Dieu le veuille! Mais vois-

tu cet arbre? Il est encore loin de l'eau, eh bien! tu vas voir....

En effet, le flot montait et reculait comme l'Océan au moment du flux; mais à chaque instant il s'avançait davantage, et bientôt l'arbre fut à demi submergé. Les femmes se signèrent.

— Ah! je vois deux personnes qui montent du côté des Collineaux, dit Julien.

— C'est mon frère, sans doute, fit Louise.

— Non pas, s'écria le grand Picot; c'est monsieur le curé et le vieil Yvon, l'aveugle.

— Ah! c'est vrai, s'écrièrent-ils tous à la fois, nous l'avions oublié.

— Oui; mais monsieur le curé n'oublie pas les malheureux, lui.

— Eh bien! mes pauvres amis, dit le vénérable prêtre en arrivant auprès de ses paroissiens, Dieu nous éprouve.

— Bien rudement, monsieur le curé, fit Julien avec amertume.

— Il ne nous abandonnera pas, soyez-en sûrs, mes enfants; priez-le, c'est un bon père qui mesurera à vos forces la coupe de vos afflictions.

— Tout est perdu! fit encore Julien d'une voix sombre.

— Peut-être. Et quand cela serait, il ne faudrait pas murmurer contre la divine providence. Voyez, ajouta le bon prêtre avec un accent d'affectueuse pitié, voyez, Julien, tous ceux qui vous environnent; ils ont tout perdu comme vous, et pourtant ils se résignent à la sainte volonté de Dieu.

Julien baissa la tête avec confusion.

— Votre désespoir augmente vos souffrances; si le mal est irréparable, vous vous

désolez en vain. Dieu seul peut venir à votre secours; ayez donc foi en lui, et, au lieu de l'offenser par vos murmures impies, inclinez-vous sous cette main divine qui vous frappe pour vous éprouver. Priez, vous serez consolé !

Julien se sentait ému; les paroles du vieux curé avaient pénétré jusqu'à son cœur, et le rouge de la honte colorait son front brûlé par le soleil.

— Allons, mon fils, continua le vieillard, mes paroles sont sévères, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, monsieur le curé.

— Mais, vous le savez, j'ai pour vous l'amitié d'un père.

— Je le sais.

— Eh bien ! mon ami, croyez-moi, résignez-vous et espérez en Dieu.

Et il tendit sa main au jeune homme, qui la serra avec effusion. Deux larmes roulaient sur ses joues.

— Oh! monsieur le curé, priez pour nous! s'écriaient les pauvres femmes en montrant leurs enfants, priez pour nous, vous nous sauverez.

— Que mes prières ne sont-elles assez efficaces! dit le prêtre attendri; mais Dieu nous entendra, et, s'il n'arrête pas le fléau qui nous poursuit, du moins il nous donnera des forces pour supporter nos malheurs avec courage et résignation.

Et d'une voix forte il commença les litanies de la sainte Vierge, auxquelles la foule des malheureux répondit avec une pieuse confiance. Et la tempête soufflait toujours avec furie, et la Loire montait, montait toujours.

Tout à coup Louise poussa une exclamation de joie indicible.

— Qu'as-tu, Louise? lui demanda une des voisines.

— Voyez là-bas, dit la jeune fille en étendant la main vers un point noir qui s'avançait sur les flancs de la colline.

— Je ne vois rien, reprit cette femme.

— Mon frère! mon frère!

Et, ivre de joie, Louise se précipita dans la cabane et couvrit sa mère de baisers. Les autres la suivirent.

Cette fois, c'était bien André. Il avait été contraint de remonter à deux lieues de là pour traverser le fleuve, et il s'empressait de venir arracher au péril sa mère et sa sœur.

— Eh bien? André.

Telle fut la question qui s'échappa en

même temps des lèvres de tous ces pauvres gens.

— La Loire nous gagne, répondit le jeune homme.

— Mais elle ne viendra pas jusqu'ici ?

— Ne vous y fiez pas, reprit André ; partons, hâtons-nous pendant qu'il en est temps encore.

— Ce n'est pas possible.

— Croyez-moi, la Loire a monté jusqu'au Creuzot.

— Partons ! fit laconiquement le père Matthieu.

— André, André, cria la paralytique, pourquoi ne me dis-tu rien ?

— Mère, les instants pressent.

Les pauvres gens restaient debout comme hébétés de terreur.

— L'eau ne viendra pas jusqu'ici, dit

enfin un des anciens; tenons-nous tranquilles.

Le vieux Matthieu secoua la tête.

— Partons! répéta-t-il en frappant la terre de son bâton noueux.

— Du reste, il n'en coûte rien de voir, dit un jeune homme en ouvrant la porte de la maisonnette.

Une vague se précipita dans l'intérieur et vint s'étendre sur le seuil de la chambre.

— Du courage! mes frères, suivez-moi! s'écria le curé.

Et saisissant le crucifix qui pendait au chevet de la malade:

— En avant! fit-il, et que Dieu nous protége!

Et tous, jeunes et vieux, se relevèrent et suivirent le vieux prêtre, qui les conduisit au sommet des hauteurs de Plassac.

II

LE BON FILS.

André, sans perdre de temps, alla à son armoire, prit l'argent qui y était renfermé, le mit dans une ceinture qu'il noua fortement autour de ses reins, puis il s'avança vers le lit de la paralytique.

— Mère, dit-il, l'heure est venue; du courage!

André était un jeune homme de vingt-cinq ans, grand et vigoureusement taillé. Sa physionomie était rayonnante de fran-

chise et d'énergie; il aimait sa mère avec toute l'ardeur d'un bon fils, et le danger qu'elle courait centuplait ses forces.

— Que veux-tu faire, mon fils? demanda la mère Dubois; ne sais-tu pas que je suis incapable de marcher?

— Vous ne marcherez pas, mère, je vous porterai.

— Ce serait ta mort, mon André; et d'ailleurs, je ne veux pas m'en aller d'ici; je veux mourir dans ce lit où est morte ma mère, où j'ai fermé les yeux à ton pauvre père; laisse-moi.

— Ma mère! fit le jeune homme avec prière.

— Non, dit la vieille femme, qui s'obstinait dans son idée.

Louise, agenouillée dans l'eau au pied du lit, priait en sanglotant.

— Allons, mère, au nom du ciel ! supplia le jeune homme en avançant ses mains agitées par un tremblement nerveux.

— Non ! non !

Et la pauvre infirme fixait sur lui ses yeux hagards ; son obstination semblait du délire.

Cependant l'eau gagnait toujours, il y en avait déjà plus d'un pied. André, s'armant d'une volonté énergique, prit sa vieille mère par les bras ; mais elle se débattit avec violence et s'attacha à son grabat en criant :

— Non ! non ! je ne veux pas ! je veux mourir ici, dans cette chaumière qui est mon seul bien !

Et elle repoussa son fils, qui retomba sur une chaise, les deux bras pendants, immobile de douleur et de désespoir.

Il y eut un moment de silence lugubre que venaient seuls troubler par intervalles les plaintes étouffées et les sanglots de Louise.

La mère Dubois regardait monter l'eau d'un œil morne et stupide; il y en avait maintenant près d'un mètre. Les chaises soulevées flottaient, se heurtaient et venaient battre les murailles qui craquaient sourdement; elle se sentait elle-même remuée dans son lit. En voyant ses enfants immobiles et insensibles au dagner, elle retrouva sa raison.

— André, Louise, leur dit-elle d'une voix suppliante, partez, mes enfants..., partez, sauvez-vous!

— Pas sans vous, mère! répondit André d'une voix ferme.

— Voyons, Louise, dis donc à ton frère

qu'il faut partir bien vite; il t'écoutera peut-être.

La jeune fille ne répondit que par un gémissement.

— André, fit encore la vieille femme, toi qui es le plus raisonnable, laisseras-tu donc ainsi périr ta pauvre sœur, dis? Oh! vois, elle n'a que quinze ans! Mourir si jeune! songe donc, ce serait affreux! Regarde-la, comme elle est pâle! ses dents claquent de frayeur. Emmène-la... Sauvez-vous, mes enfants, sauvez-vous..., je le veux!

— Pas sans vous, mère, répondit encore André.

— Mais, mon fils, cria la pauvre mère en proie à un horrible désespoir, tu ne peux pas m'emmener! Laisse-moi mourir!

André secouait la tête d'un air sombre.

— Au nom de Dieu et de la vierge Marie ! reprit la paralytique, qui, arrivée au paroxysme de l'exaltation, se releva toute droite sur son lit, sauvez-vous, je le veux !

— Non, répondit le jeune homme d'une voix résolue.

La pauvre femme chancela, puis retomba inerte sur sa couche de douleur. André la prit sur ses épaules et l'emporta sans éprouver de résistance ; Louise les suivait, portant quelques hardes ; ils avaient de l'eau jusqu'à la ceinture, et le courant les poussait avec violence.

A peine avaient-ils fait quelques pas, qu'ils entendirent un grand bruit ; ils se retournèrent et aperçurent avec un serrement de cœur indicible que leur cabane venait de s'abîmer dans les flots ; l'eau, ne

trouvant plus cet obstacle, s'avançait avec plus de furie.

— Frère, murmura bientôt la jeune fille, frère, je ne puis plus marcher.

— Du courage! ma Louise, du courage! nous arrivons au village de Saint-Anleu; peut-être trouverons-nous une barque de sauvetage.

— J'essaierai d'aller jusque-là, soupira la pauvre enfant, dont les jambes vacillantes fléchissaient à chaque pas.

Tout à coup elle se laissa aller à la dérive.

— Adieu! adieu! murmura-t-elle.

Et le flot lui passa sur la tête.

André étendit la main et la saisit.

— Appuie-toi sur mon bras, dit-il.

La jeune fille se cramponna des deux mains au bras de son frère. Ils marchèrent ainsi trois quarts d'heure, poursuivis par

les flots qui croissaient toujours. Le vent soufflait avec furie et mêlait ses lamentations au bruit sinistre du tocsin, qui sonnait dans toutes les paroisses.

— Où sommes-nous? murmura la paralytique, qui avait repris ses sens au contact glacé de l'eau.

— Voici Saint-Anleu, mère.

— Nous sommes donc sauvés?

André ne répondit pas. Le village de Saint-Anleu se dressait morne et effrayant devant les infortunés. L'eau, en s'engouffrant dans les rues, faisait entendre un bruit rauque et effrayant. Une seule maison à l'extrémité du bourg était encore éclairée.

— Le village est abandonné, dit la vieille femme, que devenir?

— Du courage, ma mère! je vois une barque qui vient de ce côté.

Louise ne parlait plus; pâle et brisée, elle avançait sans avoir conscience de ses actes.

— Encore quelques efforts, lui dit André, la sentant s'affaisser de plus en plus; encore quelques efforts, ma sœur, et nous sommes sauvés.

En disant ces mots, il fit un pas en avant; mais il chancela et faillit être renversé; une maison venait de s'écrouler, et les eaux se précipitaient en bouillonnant sur ses ruines comme dans un gouffre. Il fallut changer de direction; André coupa le courant et s'avança vers la maison qui était encore éclairée.

Mais le tronc d'un arbre déraciné était couché en travers de la route, il lui fut impossible d'avancer; la barque était à vingt pas de lui, et il ne pouvait l'atteindre. Il

fut alors témoin d'un spectacle horrible : quatre personnes dirigeaient la barque vers la maison éclairée, sans pouvoir y parvenir. Au moment où ils croyaient toucher le but, le courant les emportait avec une force irrésistible. Une jeune femme échevelée, pâle de terreur et d'angoisse, était montée sur l'appui d'une fenêtre et leur tendait avec désespoir ses deux enfants qui souriaient doucement, croyant que c'était un jeu.

Enfin la barque surmonta l'obstacle.

— Mes enfants! mes enfants! s'écria la pauvre mère, sauvez d'abord mes enfants !

— Donnez, donnez vite, répondirent les hommes en tendant les bras.

La jeune femme leur jeta les deux innocentes créatures, qui souriaient toujours.

— Êtes-vous seule ici? demanda un des sauveteurs.

— Oui.

— Eh bien ! venez.

Et il tendit les mains à l'infortunée ; mais le remous repoussa la barque. Ils la ramenèrent.

— Venez vite, cria un de ces hommes.

Un horrible craquement couvrit sa voix ; la maison venait de s'abîmer dans les flots, et la malheureuse mère était ensevelie sous ses ruines !...

— Au secours ! au secours ! cria André.

Mais sa voix se perdait dans les bruits de la tempête.

— Au secours ! au secours ! répétait avec désespoir l'infortuné jeune homme.

Les gens de la barque ne l'entendaient pas, et, au sein de l'obscurité profonde qui

les enveloppait, ils ne pouvaient distinguer ces trois malheureux qui luttaient contre la mort.

— Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de nous! s'écria André en voyant s'éloigner la barque : si vous ne faites un miracle en notre faveur, nous sommes perdus !

— André, laisse-moi, dit la paralytique en détachant ses mains du cou de son fils. Tu vois bien que c'est la volonté de Dieu que je meure, puisqu'il nous a ravi notre dernière ressource.

— Mère, vous voulez donc ma mort ?

— Tu es fort, mon André ; seul tu pourras te sauver... Mais je te retarde et je t'accable... Oh ! je t'en supplie, laisse-moi mourir !

— Non, ma mère, ayez confiance. Dieu, qui nous a donné la force de venir jusqu'ici,

ne nous laissera pas périr si près du port. Priez, mère. Louise, du courage !

— Je n'ai plus de forces, frère, répondit la jeune fille en abandonnant le bras sur lequel elle s'appuyait. Je t'accable..., laisse-moi mourir et sauve notre mère !

— Je les sauverai toutes les deux ! cria-t-il hors de lui-même.

Et, prenant sa sœur par la ceinture, il la souleva et l'emporta comme il eût fait d'un enfant.

Il reprit sa marche dans la plaine submergée, et enfin il eut le bonheur de voir se dresser devant lui les hauteurs de Plassac.

Mais ses forces l'abandonnaient, une sueur glacée ruisselait sur son front, ses pas chancelaient, sa poitrine haletante laissait échapper un souffle rauque et saccadé. Deux fois il tomba sur ses genoux, et deux

fois il se releva et poursuivit courageusement sa route.

Quelques instants après, il remettait sa mère et sa sœur, pâles et inertes, aux soins des habitants du village des Fonts qui avaient trouvé un refuge sur les hauteurs de Plassac, et il tombait lui-même sans connaissance à côté d'elles.

III.

LA BUTTE DES VIGNAUX.

Quand André revint à lui, le premier regard qu'il rencontra fut celui de M. l'abbé Gerbaud, qui lui prit la main.

— Ce que vous avez fait est bien, lui dit le vénérable prêtre; mais nous avons été mortellement inquiets.

— Ma mère! ma sœur! demanda le jeune homme, sans répondre aux bonnes paroles qui lui étaient adressées.

— Nous sommes là, près de toi, frère, lui dit Louise.

André se souleva, découvrit sa tête et fit à Dieu une fervente prière d'actions de grâces.

Puis il regarda autour de lui. Plus de cinq cents personnes, sans vêtements, sans pain, étaient assises sur la terre détrempée et regardaient d'un air morne le fleuve qui se traînait bourbeux et livide sur leurs magnifiques campagnes.

— J'ai faim ! j'ai bien faim ! murmura tout à coup un enfant qui était couché, à quelques pas d'André, sur un peu de paille humide ; mère, donne-moi du pain.

La mère pressa son fils sur son cœur et l'inonda d'un torrent de larmes.

Le vieux curé se leva, et, s'approchant d'un groupe animé où les hommes discou-

raient des mesures à prendre pour arrêter le fléau, s'il gagnait jusqu'à eux :

— Mes amis, leur dit-il, il y a là-bas des femmes et de pauvres petits enfants qui ont faim.

— Nous n'y pouvons rien, monsieur le curé, répondit un de ces hommes.

— Tenez, Pierre, reprit le bon prêtre, voici le remède.

Et il lui tendit sa bourse.

— Ah! monsieur le curé, vous n'êtes pas assez riche pour nourrir tout ce monde, dit le fermier Pingault. Allons, Pierre, et vous autres tous, venez avec moi. Monsieur le curé, voici votre bourse; vous en aurez besoin pour les malheureux, qui ne manqueront pas, pour sûr, dans quelques jours.

Le vénérable pasteur sourit.

— Allez, mes enfants, leur dit-il, et que celui qui rend au centuple un verre d'eau donné en son nom vous récompense de votre charité.

Quelques heures après arrivait de P.... un chariot chargé de pain et de tout ce qui était nécessaire pour que ces infortunés n'eussent pas trop à souffrir d'un campement au milieu de cette nuit froide et pluvieuse.

Quelques-uns s'endormirent autour des feux que l'on avait allumés; les autres, que l'inquiétude tenait éveillés, se redisaient avec effroi les nouvelles que l'on avait rapportées de la ville.

A Tours, disait-on, la Loire avait passé par-dessus la levée, s'était précipitée dans la vallée du Cher, et les deux rivières, opérant leur jonction, avaient changé toute

la vallée en un lac immense ; plus de deux cents maisons s'étaient écroulées, et l'on craignait que la ville tout entière ne fût anéantie. La gare du chemin de fer d'Orléans était cernée par les eaux, et les administrateurs qui s'y étaient rendus pour constater les dégâts se voyaient retenus prisonniers.

A Beaugency, l'eau s'élevait jusqu'au premier étage, et la circulation ne pouvait se faire qu'avec des bateaux.

La moitié de Blois avait disparu sous les eaux, et l'on disait qu'un petit village, à quelques kilomètres de Gien, avait été entièrement emporté, et qu'on n'avait pu sauver que cinq personnes.

— La Loire ne monte plus que de trente centimètres par heure, dit Pingault, qui arrivait le dernier de la petite ville de P....

— Il y a bien du mal ?

— Oui, répondit laconiquement le fermier.

— Une barque ! une barque ! s'écria tout à coup un des veilleurs, qui avait les yeux fixés sur le fleuve.

— Une barque ? De quel côté ?

— Là-bas, tout près de la butte des Vignaux.

— Ils manœuvrent mal ! s'écria André. Les malheureux sont perdus !

A peine avait-il dit ces paroles, qu'un cri de détresse vint jusqu'à eux, et la barque brisée s'engloutit dans les flots. Ceux qui la montaient avaient eu le temps de s'accrocher à un gros noyer qui se trouvait sur le versant de la butte.

— Si la Loire ne montait plus, dit le père Matthieu, ils seraient sauvés.

— Oui, mais elle monte, fit Picot; et nous n'avons pas de barque.

— Il y en a une, ajouta Julien, mais à Saint-Just, et encore n'est-ce pas sûr.

André était parti. Vingt minutes après on voyait une frêle embarcation voler sur l'immense nappe d'eau et se diriger rapidement vers le monticule que le fleuve envahissait lentement.

— Qui est-ce qui conduit cette barque? demanda-t-on de tous côtés.

On ne distinguait qu'un point noir ballotté par les flots.

— Priez pour mon fils, dit la mère Dubois en faisant le signe de la croix; il court danger de mort.

Tous les regards cherchèrent André dans les groupes : il n'y était pas. Le cœur d'une mère pouvait seul deviner que c'était son

fils qui luttait contre les flots déchaînés.

La barque avançait toujours; elle était poussée dans tous les sens par la violence des courants, mais André la maintenait d'une main habile et vigoureuse.

Il touchait presque à la butte des Vignaux. L'eau venait en laver le sommet et se roulait aux pieds des infortunés qui se tenaient enlacés dans un dernier embrassement. On aurait dit, à voir ainsi le fleuve gigantesque caresser ses victimes, un tigre féroce jouant avec sa proie.

André cherchait un côté pour aborder.

— Prenez garde! lui cria une voix haletante.

Il se retourna : un arbre poussé avec impétuosité par le courant se précipitait sur sa nacelle. Il donna un vigoureux coup de gaffe et se retira au large.

— Vous nous abandonnez! cria une voix de femme avec un accent déchirant. Mon Dieu, qu'allons-nous devenir ?

André se rapprocha.

— N'allez pas plus loin! cria impérativement la voix de l'homme qui semblait commander dans le groupe; n'allez pas plus loin, au nom de votre mère! Il y va de votre vie! Je vais essayer de vous rejoindre à la nage....

— Monsieur le comte! s'écria André, reconnaissant la voix qui lui parlait. O mon Dieu, je vous remercie!

Et sa barque vint toucher le sommet de la colline.

— Vite, madame la comtesse! Mademoiselle, au nom du ciel, vite! leur dit-il.

Et il maintenait sa barque avec des efforts

surhumains, luttant contre le flot qui l'entraînait au large.

Le comte prit dans ses bras sa femme et sa fille, et les fit passer dans le bateau d'André.

— Et maintenant, s'écria le brave jeune homme, à la grâce de Dieu!

Et d'un vigoureux coup de gaffe, il s'éloigna de l'écueil.

— Merci, André! lui dit le comte de Renty; vous nous sauvez la vie! C'est un bienfait que nous n'oublierons jamais.

— Monsieur le comte, répondit André les yeux pleins de larmes, ne me remerciez pas, je n'ai fait que mon devoir.

— Et pourquoi tout le monde ne l'a-t-il pas fait comme vous, André? interrompit la comtesse.

Le jeune homme embarrassé pencha la tête et fit avancer plus vite son bateau. On atteignit bientôt les hauteurs de Plassac.

— Oui, nous nous souviendrons toujours de ce que vous avez fait pour nous, reprit la comtesse en mettant le pied hors de la barque.

Et saisissant dans ses petites mains blanches la main noire et calleuse de son sauveur :

— Désormais, André, ajouta-t-elle, vous et votre famille vous nous appartenez.

André essuya une larme de bonheur et s'avança, au milieu des applaudissements de la foule, jusqu'au feu, près duquel étaient assises Louise et sa mère. Le comte de Renty le suivit avec sa famille.

— A-t-il de la chance, ce gueux d'André! s'écria Picot, en proie à une basse

jalousie. Ce n'était pourtant pas bien malin ce qu'il a fait.

— Pourquoi l'as-tu laissé faire? dit le vieux Matthieu; personne ne t'empêchait de faire comme lui.

Picot ne répondit pas; mais son regard s'attacha sur André avec une expression de haine et d'envie qui faisait aisément deviner ce qui se passait au fond de son âme.

IV.

RETOUR AU VILLAGE.

Comme tous les malheurs qui nous frappent, l'inondation eut sa fin. Les habitants redescendirent dans la vallée; mais un silence de mort y régnait. Tout était couvert d'un limon épais et gluant; le vent du nord secouait les branches des arbres chargées de vase et de débris de toute sorte; les moissons avaient disparu; des cadavres d'animaux, à demi corrompus, étaient couchés çà et là sur le sol et répan-

daient une odeur infecte; des arbres déracinés avaient été portés par les eaux jusque sur le toit des maisons.

Les villageois parcouraient silencieux et désolés ces plaines naguère si belles, et se demandaient avec effroi comment ils feraient pour vivre jusqu'aux prochaines récoltes. La misère, la faim, la maladie se dressaient hideuses devant eux, et il y avait des instants où ils regrettaient de n'avoir pas été engloutis par le fléau destructeur.

A mesure qu'ils descendaient vers le village, leur désespoir augmentait; les eaux, en se retirant, avaient creusé des ravins profonds, anéanti les vignobles et emporté de tous côtés la terre des champs ensemencés. Les maisons isolées montraient çà et là leurs décombres enfouis dans la

vase, et de hideux reptiles rampaient sur le seuil des maisons abandonnées.

M. l'abbé Gerbaud marchait à la tête de son troupeau ; il prodiguait à tous des consolations, ranimait les courages abattus et leur montrait dans l'avenir des jours meilleurs. Ces pauvres gens élevaient vers le Seigneur leurs âmes brisées et se sentaient consolés : tant il y a dans la religion d'ineffables douceurs pour ceux qui croient et qui aiment.

— Pauvres malheureux ! dit le fermier Pingault en passant devant la maisonnette d'André. Ils n'avaient que cette chaumière et ce verger ; comment feront-ils maintenant, si personne ne vient à leur secours ?

— Comme feront tous les autres, répondit durement Jean Picot.

— Les autres ont pu faire quelques éco-

nomies, repartit le fermier; mais ce pauvre André n'est pas dans ce cas-là. La dernière maladie de son père, jointe à l'infirmité de sa mère, qui la rend incapable de tout travail, a absorbé les dernières ressources de ce malheureux jeune homme.

— Ce n'est pas moi qui les plaindrai, reprit Jean Picot. André est un orgueilleux qui passe son temps on ne sait où, et sa sœur est trop fière pour venir danser le dimanche sous les noyers avec les autres filles du village. Ils n'ont que ce qu'ils méritent.

— Vous êtes un mauvais cœur! dit le bon fermier. Que diriez-vous si personne ne venait à votre secours dans le dénûment où vous êtes aujourd'hui?

— Je saurai bien me tirer d'affaire tout seul. Mais, j'y pense, je ne vois pas pour-

quoi il faudrait tant les plaindre : ils sont bien plus heureux que nous ! Est-ce qu'ils n'ont pas trouvé un gîte au château ?

— C'est vrai, murmura le fermier.

— Et puis, continua Picot, enhardi par ce demi-silence, est-ce qu'avec son hypocrisie et son adresse, André ne trouvera pas toujours le moyen de faire des dupes et de retirer son épingle du jeu ? J'ai bien le temps de les plaindre ! On les nourrira au château.

— Le pain de la charité est bien dur et bien amer ! répondit Pingault en hochant la tête.

— Quant à moi, dit Picot, je trouve le sort de ces gens-là tout à fait heureux, et je changerais volontiers ma condition pour la leur.

— Toujours envieux, Picot ! dit le vieux prêtre en s'approchant du groupe qui

s'était formé autour des deux paysans.

— Moi ! monsieur le curé. Je n'envie personne.

— Vous trouvez pourtant le sort d'André bien heureux.

— J'aurais voulu avoir sa chance.

— Pourquoi donc êtes-vous jaloux de sa bonne action ?

— Oh ! non, certes, je n'en suis pas jaloux. Et, d'ailleurs, tant que Picot aura ses deux bras et ses deux jambes, il n'aura besoin de personne. Mais ce que je voudrais, c'est qu'on n'élevât pas trop haut une action que chacun d'entre nous aurait pu tout aussi bien faire que cet hypocrite.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas devancé ou suivi? demanda M. Gerbaud.

— Est-ce que je savais, moi, que c'était le comte?

— André le savait-il mieux que vous?

— Bah ! ces choses-là se devinent. Ah ! si j'avais su !

— Vous serez toujours le même, dit le curé d'une voix sévère; vous auriez risqué votre vie pour attirer sur vous la munificence du comte de Renty; mais quand il s'est agi de lutter contre le péril pour arracher à la mort une famille inconnue, vous avez été le dernier à accourir.

— Ah ! monsieur le curé, vous protégez André, parce qu'il a le talent de vous flatter.

— Picot, Picot ! taisez-vous ! murmurèrent cinquante voix.

Le bon prêtre avait sur les lèvres un sourire de tendre miséricorde. Picot se rejeta dans la foule en proférant des paroles inintelligibles. Il avait honte de rester plus longtemps en face de M. Gerbaud.

Le village était triste comme une ville de mort; la plupart des portes étaient ouvertes comme pour recevoir les maîtres absents; mais le foyer était vide, et nul regard ami n'était là pour leur dire : « Soyez les bienvenus ! »

— Mes amis, dit le prêtre à ses paroissiens en entrant dans le village, nous irons, dans une heure, chanter au Seigneur un cantique d'actions de grâces, pour le remercier d'avoir protégé nos existences.

Quand les habitants du village sortirent de leurs maisons pour se rendre à l'église, ils étaient plus mornes et plus désespérés encore qu'auparavant. Les amis se pressaient les mains en silence et se regardaient avec douleur, les femmes se parlaient à voix basse : on eût dit que personne n'osait rompre ce silence de mort qui avait

plané pendant huit jours sur ce pays désolé. Leurs meubles avaient été brisés, leur linge dispersé, leurs provisions de blé et de vin anéanties sans espoir. Ils ne voyaient plus en perspective devant eux que la misère et la faim.

Cependant la cloche de l'église sonnait à pleine volée ; un soleil vivifiant réchauffait cette nature engourdie par les eaux ; tout semblait reprendre un air de fête.

Cette joie de l'atmosphère se communiqua peu à peu au cœur de ces infortunés. Bientôt la petite église fut pleine d'une foule attentive et recueillie qui venait déposer aux pieds de Dieu son deuil et ses douleurs, lui demandant, comme des fils à leur père, l'espérance et la consolation.

Le vénérable pasteur monta en chaire; avec ses vêtements de lin soulevés par la

brise du sanctuaire, ses longs cheveux blancs couronnant son front calme et serein, son regard où rayonnait une foi ardente, il semblait un messager de Dieu venu vers cette foule désolée pour lui apporter l'assurance de jours meilleurs.

Il commença par faire à ses fidèles le récit de toutes les calamités qui, depuis bien des siècles, avaient frappé ce beau pays. Il leur dépeignit des populations entières errant, vagabondes et mendiantes, à travers la France, bannies qu'elles étaient de leurs demeures par le fléau destructeur. Il leur raconta les travaux de leurs pères pour disputer pied à pied leurs campagnes au fleuve capricieux; il leur montra leur misère moins grande que celle des jours passés. Il leur parla des charités inépuisables de leurs compatriotes; puis, d'une

voix vibrante, emporté par son émotion jusqu'au sublime de l'éloquence, il implora la miséricorde divine pour son troupeau si cruellement éprouvé; il appela sur ces têtes inclinées les bénédictions du Seigneur.

Aussi, quand, de retour à l'autel, vêtu des ornements sacrés qu'une fange noirâtre souillait encore, il entonna le *Magnificat*, toute l'assistance se joignit à lui avec un élan d'enthousiasme indicible.

Quand les fidèles se retirèrent, ils étaient consolés et pleins de résignation. Dès le lendemain, ils se mirent avec ardeur à un travail rude et pénible pour sauver quelque chose de ce désastre et gagner, s'il en était temps encore, une récolte sur l'inondation.

Leurs louables efforts furent pleinement couronnés de succès, et les récoltes nou-

velles confiées au sol vinrent leur procurer, grâce à un travail incessant, quelques ressources pour l'hiver qui se préparait.

M. Gerbaud, son bréviaire à la main, parcourait chaque jour les campagnes, donnant quelques conseils aux uns, des louanges aux autres, à tous du courage et de l'ardeur; et quand le soir il revenait au presbytère, brisé par les fatigues de la journée, il s'endormait doucement avec la satisfaction d'avoir fait quelque bien et d'avoir ramené vers la religion des âmes qui, par une coupable indifférence, s'en étaient éloignées jusque-là.

— Eh bien! Julien, disait, quelque temps après l'inondation, le père Matthieu à son voisin, avons-nous bien fait d'écouter la voix de monsieur le curé?

— Je crois bien, répondit le jeune

homme ; car, si nous avions fait comme les habitants de Beaupouyet, nous serions aujourd'hui dans la misère, sans trop savoir comment en sortir.

— Ne m'en parle pas, Julien, reprit le vieillard, ce sont des gens impies et méchants, qui n'ont jamais pu garder chez eux un seul curé.

— Et puis, dit Julien, ce sont des fainéants, voyez-vous, père Matthieu ; au lieu de travailler comme nous à ensemencer de nouveau leurs terres, à y mettre des pommes de terre, du maïs, des haricots, à dégager leurs vignes de la fange qui les étouffe, ils aiment mieux s'asseoir au soleil ou se promener à travers leurs champs en se désolant. On dirait, à les voir les mains pendantes, que les alouettes vont leur tomber du ciel toutes rôties.

— Sais-tu pourquoi ils n'ont pas de courage, Julien?

— Non, père Matthieu. Ah! peut-être parce qu'ils sont naturellement paresseux, ces gars-là.

— Avaient-ils coutume de l'être? demanda le père Matthieu.

— Pour cela, non. Du moins on ne l'a jamais dit.

— Eh bien! alors?

— Ma foi, je ne sais que vous dire, après tout.

— Voyons, écoute. Si, en revenant de Plassac, tu t'étais retrouvé dans ta maison, avec ta femme et tes enfants, sans que personne vînt te dire: « Courage, mon ami; il y en a eu de plus malheureux que vous. Aide-toi, le ciel t'aidera. Le bon Dieu n'abandonne pas ceux qui ont bonne volonté. »

Et puis, si tu avais vu tous tes voisins désespérés et passant leur temps à se lamenter au lieu de travailler, est-ce que tu aurais eu le cœur à l'ouvrage?

— Pour ça, non, père Matthieu, répondit Julien. Mais nous nous sommes encouragés les uns les autres, et nous avons fait tout le contraire des habitans de Beaupouyet.

— Et qui est-ce qui, le premier, nous a parlé de courage et d'espérance?

— Monsieur le curé. Ah! c'est bien vrai que s'il ne nous avait pas parlé du bon Dieu, qui peut tout, nous en serions réduits au sort de ces malheureux qui viendront nous demander du pain cet hiver.

— Et nous leur en donnerons, Julien, dit gravement le père Matthieu.

— Non pas; ils n'ont pas travaillé, ils ne doivent pas manger.

— Laissons au bon Dieu le soin de les punir, et ne soyons pas durs pour eux. C'est bien pénible, va, d'être obligé de mendier son pain.

— C'est vrai ça tout de même.

— Et si nous n'assistons pas les autres, Dieu ne nous assistera pas.

— Vous avez toujours raison, père Matthieu.

Et, reprenant chacun leur bêche, les deux voisins, qui s'étaient reposés au bout de leur sillon, continuèrent courageusement leur rude labeur. Tant il est vrai que la religion console et fortifie, et nous donne du courage pour supporter nos misères et accomplir les plus pénibles travaux.

V.

LE CHATEAU DE RENTY.

André avait voulu partir avec les autres habitants du village. Tous lui avaient offert un asile et des secours; car on lui rendait justice, et on le savait si bon et si laborieux, que tout le monde l'aimait et lui portait intérêt. M. de Renty ne voulut pas consentir à se séparer de celui qui l'avait sauvé; il le retint auprès de lui et le logea avec la mère Dubois et Louise dans un pavillon du château.

Le château de Renty est une de ces gracieuses constructions qu'on vit s'élever en France, comme par enchantement, sur les ruines fumantes des vieilles forteresses féodales que les guerres de la Ligue ont à peu près fait disparaître du sol de notre pays. Debout sur une de ces collines arrondies qui, de distance en distance, se rapprochent du bord de la Loire, comme pour se mirer dans les eaux limpides et azurées du fleuve, si terrible dans ses colères, si poétique et si beau quand il coule paisiblement entre ses rives fleuries, cette délicieuse demeure donnait au peintre le désir de reproduire sur son album ses murailles revêtues par le temps d'une teinte grise, cette couleur harmonieuse des monuments d'un autre siècle, ses tourelles sveltes et élégantes, couronnées de leur

haute toiture d'ardoises. Le poëte y rêvait mille scènes charmantes, douces et paisibles, et le pauvre, qui secouait sur la route ses souliers poudreux, se souriait à lui-même ; car il savait qu'il trouverait là, sous les grands arbres, un frais gazon pour se reposer des fatigues du jour, et, aux portes de la cuisine, une aumône sûre et abondante qui lui aiderait à mener plus loin sa débile existence.

Aussi n'arrivait-il jamais dans cette opulente demeure sans une pensée de bénédiction, et, quand il partait, il se retournait souvent comme pour y jeter un dernier regard de reconnaissance.

André avait été bien heureux en sauvant le comte et sa famille ; car, pour lui, c'était un moyen de s'acquitter des bienfaits sans nombre que cette généreuse

maison avait répandus sur sa chaumière.

Il y avait à peine un an que son père était mort, après une longue et cruelle maladie. André, qui n'avait pour richesse que le travail de ses bras, avait été contraint de sortir de chez le fermier qu'il servait et de venir aider sa sœur dans les soins à donner à son père mourant et à sa pauvre mère infirme. Toutes ses économies avaient été absorbées; il ne lui restait absolument rien, et il voyait avec désespoir arriver l'heure où il ne pourrait plus procurer à ses parents les soulagements que nécessitait leur état.

Un soir du mois de mai, il était assis sur le banc de pierre que l'on voit au seuil de presque toutes les habitations de la campagne; il avait pris sa tête dans ses mains, et deux grosses larmes roulaient

entre ses doigts. Il était à bout de toute ressource, il avait en vain demandé à emprunter de l'argent à ses voisins; les années précédentes avaient été rudes, et l'argent était rare; personne n'avait pu venir à son secours. On l'avait adressé à un homme de la ville qui prêtait sur les biens; mais ses conditions étaient tellement onéreuses, qu'André était revenu plus triste qu'avant son départ. Il lui en coûtait beaucoup d'engager la maisonnette de son père; car il craignait que, faute de pouvoir s'acquitter, on ne renvoyât sans asile sa pauvre mère paralytique et son père mourant.

Tout à coup il entendit dans le sentier bordé d'aubépine un frôlement de robe soyeuse et deux voix de femme, pleines de charme et de sympathie. Il releva la tête, essuya ses larmes, et, en voyant pa-

raître Mme de Renty et sa fille, il se leva, tout embarrassé, ôta son bonnet de laine et balbutia quelques paroles inintelligibles.

— Comment va votre père, André? lui demanda Mme de Renty avec bienveillance.

— Bien mal, madame la comtesse, dit à voix basse le jeune homme.

— Et votre mère?

— Toujours dans le même état, Madame.

— Vous avez été contraint d'abandonner votre condition, mon pauvre André?

— Je ne pouvais pas faire autrement, madame la comtesse. Louise serait morte à la peine.

— Comment faites-vous pour vivre? demanda Mme de Renty en rougissant; car la vraie charité est douée d'une indicible

pudeur, et elle souffre des plaies qu'elle est obligée de sonder pour les guérir.

— J'avais quelques sous à la caisse d'épargnes, répondit André; mais c'était bien peu de chose, et les remèdes coûtent si cher !

— Et maintenant ?

— Maintenant, madame la comtesse, Dieu y pourvoira sans doute ! fit le jeune homme en soupirant.

— André, je voudrais voir votre mère, reprit Mme de Renty en s'avançant vers la porte.

André s'inclina, et les deux dames entrèrent dans la pauvre chaumière. Leur cœur se serra en voyant l'affreux dénûment qui y régnait; elles adressèrent quelques bonnes paroles au mourant, consolèrent la pauvre mère; la jeune demoiselle parla

beaucoup à Louise, qui fondit en larmes quand elles se retirèrent.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu au château, André? demanda Mme de Renty avec un doux accent de reproche.

— Tant que j'ai eu quelque chose, j'aurais cru prendre le nécessaire à des gens plus pauvres que moi.

— Mais, plus que personne, vous aviez des droits à notre bienveillance, répondit la comtesse, que cette noble fierté touchait profondément. Votre père est un de nos vieux serviteurs.

— C'est vrai, Madame, dit André. Mais tant que je pouvais faire autrement....

— Allons, c'est mal, interrompit Mme de Renty de sa douce voix. Nous n'aurions rien su de votre position, si Pingault, notre fermier, à qui vous avez demandé à

emprunter de l'argent, ne nous en avait parlé. Une autre fois, ayez plus de confiance en nous.

Et, saluant de la main le jeune homme, elle s'éloigna avec sa fille pour rejoindre sa voiture.

A partir du lendemain, rien ne manqua plus dans la chaumière. André put reprendre son travail, car la comtesse avait mis auprès de Louise une femme qui l'aidait à soigner les malades et à cultiver son petit enclos.

De ce jour, André voua à la famille de Renty un amour profond et une reconnaissance sans borne. Cette délicate charité avait produit sur son cœur un effet inexprimable; aussi fut-il bien heureux quand M. de Renty, dont il n'osait accepter les bienfaits, le contraignit à le suivre au château.

— Voyons, dit en souriant M. de Renty le lendemain de leur retour dans la noble demeure, voyons, André, qu'allons-nous faire de vous, mon brave sauveur?

— Monsieur le comte fera de moi tout ce qu'il lui plaira, répondit le jeune homme. Je m'estimerai bien heureux toutes les fois que je pourrai lui témoigner ma reconnaissance par quelque service que ce soit.

— Quant à moi, dit Mme de Renty, mon choix est fait: Louise devient la compagne de ma fille.

Louise s'agenouilla devant la comtesse et lui prit la main, qu'elle porta à ses lèvres. L'émotion la rendait muette. André tournait et retournait dans sa main son bonnet de laine.

— J'ai besoin d'un homme de confiance

pour mes propriétés, reprit le comte. Le vieux Jérôme est bien cassé; je lui donnerai une bonne retraite, et vous prendrez sa place. Ce projet vous sourit-il?

— Oh! monsieur le comte, je ne voudrais pas priver de sa place ce pauvre Jérôme, qui est un si parfait honnête homme.

— Soyez sans inquiétude, mon ami; je donnerai à Jérôme l'équivalent de ce qu'il perd, sans qu'il ait autant de fatigue, et vous me serez beaucoup plus utile que lui. Allons, décidez-vous.

— Je ne puis qu'accepter, fit André.

— Voilà qui est convenu, reprit M. de Renty. Et maintenant, allez porter cette bonne nouvelle au vieux Jérôme, qui vous initiera dans les détails de votre charge.

André hésitait.

— Allez, mon ami, allez, lui dit le comte. Il y a longtemps que le brave homme m'a demandé sa retraite.

VI.

LA MÈRE DUBOIS.

— Mère, qu'avez-vous? demanda un matin André à la paralytique, qui, assise dans un grand fauteuil sur la terrasse du château, suivait d'un œil pensif les méandres de la Loire.

— Rien, répondit la vieille femme avec un soupir.

— Mère, vous me cachez quelque chose, dit le jeune homme en s'asseyant à ses pieds et en prenant dans ses grosses mains

calleuses les mains amaigries de la mère Dubois.

— Je t'assure que non, mon fils. Qu'aurais-je à te cacher?

— Pourquoi pleurez-vous alors?

— Je ne pleure pas.

Et elle essuya une grosse larme qui perlait à ses paupières.

— Pourtant il ne vous manque rien ici, ma mère?

— Oh! non, fit la vieille femme avec amertume; j'ai tout ce qu'il me faut : soins, attentions, bonne nourriture, vêtements chauds et commodes; je crois même que j'ai engraissé.

Et un pâle sourire vint errer sur ses lèvres flétries.

— Mère, qu'avez-vous? répéta André avec prière; vous n'avez donc plus con-

fiance en moi? Que vous ai-je fait pour que vous me cachiez vos douleurs et vos peines?

— Tu ne pourrais pas me comprendre.

— Dites toujours, mère.

— Oh! non, ce serait peut-être te ravir ton repos et ton bonheur. D'ailleurs, ne songeons plus à cela; je suis folle de me créer ainsi des chagrins illusoires.

André se retira sans que sa mère eût voulu lui confier la cause de ses peines secrètes.

Ce qui lui manquait, à la pauvre femme, c'était l'air de son hameau natal, les causeries du soir sur son banc de pierre, et ses voisines arrêtées à sa porte et babillant avec elle des mille accidents de leur vie champêtre.

Ce qui lui manquait encore, c'était son

petit jardin, si bien cultivé par les mains de Louise ; son jardin avec ses allées bordées de thym, d'oseille et de fraisiers, ses étroites plates-bandes garnies de réséda, de giroflées, de reines-marguerites et de balsamines aux couleurs variées ; c'étaient les pommiers de son verger avec leurs fleurs étoilées ou leurs fruits vermeils ; c'était enfin sa chaumière, cachée dans la verdure comme un nid de fauvettes; car elle ignorait que son humble demeure avait été détruite par l'inondation, et qu'il ne restait plus de cette maison tant aimée qu'un amas de décombres perdus au milieu du verger, qui avait repris toute sa fraîcheur.

En vain Mme de Renty avait-elle cherché à pénétrer son secret, elle n'avait pas été plus heureuse qu'André; sa vue même semblait inspirer à la vieille femme un sen-

timent de crainte et de répulsion, sentiment qu'elle se reprochait ensuite comme une noire ingratitude.

Louise seule parvenait à consoler sa mère. La pauvre vieille l'attirait souvent à elle, la pressait sur son cœur, élevait les yeux au ciel, et déposait sur ses blonds cheveux un baiser qui bien souvent était trempé de larmes.

Elle se sentait moins malheureuse quand sa fille était auprès d'elle.

Par une de ces mystérieuses sympathies qui existent entre les mères et les filles, Louise devina bientôt la cause des peines secrètes de sa mère. Ce fut pour elle une affliction bien vive, car elle comprenait que c'était un mal sans remède : elle et son frère étaient trop pauvres pour rebâtir leur chaumière; et d'ailleurs, comment pour-

raient-ils se séparer de ceux qui les avaient accueillis avec tant de bienveillance et qui veillaient si attentivement à leur bonheur?

Un jour que la comtesse, désolée de la langueur dans laquelle était tombée la vieille femme, parlait à Louise avec inquiétude des raisons inconnues de cette mortelle tristesse, la jeune fille lui révéla, en rougissant, tout ce qu'elle avait deviné du secret de sa mère.

— Oh ! Madame, dit-elle, ma mère n'est point une ingrate ; mais vous le savez, les vieilles femmes ne peuvent vivre sans souffrir, loin de ce qu'elles ont toujours aimé. Vous lui pardonnez, n'est-ce pas, madame la comtesse?

Mme de Renty sourit.

— Pauvre petite, fit-elle, ta mère n'est pas une ingrate, je le sais, mais il y a

chez elle des habitudes prises qu'il est impossible de rompre brusquement. Du reste, nous aviserons aux moyens de la guérir peu à peu.

— Oh! Madame, nous serons bien heureux, mon frère et moi, car la tristesse de notre mère est le seul mal qui nous empêche de jouir d'un bonheur parfait.

— Vous êtes donc heureuse ici, Louise? demanda la châtelaine avec bonté.

La jeune fille voulut répondre, mais elle ne put que balbutier quelques paroles, tandis que deux larmes de reconnaissance s'échappaient de ses yeux.

A partir de ce jour, Mme de Renty se rapprocha davantage de la vieille paralytique; elle lui parla avec plus d'intimité encore qu'auparavant; on ne la laissa jamais seule, et tout fut mis en œuvre pour distraire sa

pensée des souvenirs et des regrets qui l'obsédaient.

La comtesse pensa que M. l'abbé Gerbaud serait plus influent auprès de la malade; car tout ce qu'on avait tenté jusque-là avait complétement échoué.

Le bon prêtre se prêta à tout ce qu'on voulut, mais son éloquence persuasive fut impuissante; la pauvre femme hochait la tête, et, à toutes ses paroles, elle répondait invariablement :

— Je suis heureuse, bien heureuse!

Un jour, le curé, assis auprès d'elle, la pressait tellement de questions, qu'elle finit par lui dire :

— Ah! monsieur le curé, ce n'est pas bien de tourmenter ainsi une pauvre vieille femme pour avoir son secret.

— Ce n'est pas votre secret que je vous

demande, répondit le vieux prêtre; c'est de me dire la cause de vos peines, afin que je puisse vous consoler, si cela est en mon pouvoir, et rassurer en même temps vos enfants, qui s'affligent de vous voir ainsi triste et malheureuse.

— Tenez, monsieur le curé, fit-elle, je vais tout vous dire; mais il ne faudra pas trop vous moquer d'une pauvre femme simple et ignorante. Il me semble toutes les nuits voir l'âme de mon pauvre défunt mari qui me tend les bras et me fait signe de revenir dans la maison que nous avons habitée si longtemps ensemble. Ah! monsieur le curé, si vous saviez ce que c'est que de se dire : Ici mon André est venu au monde; je le mettais là dans sa petite chaise, pendant que je faisais mon morceau de ménage. Et puis mon pauvre homme se

tenait au coin de cette table; c'est là qu'il déposait sa veste, quand il revenait des champs. Ah! voyez-vous, je le sens là, si je ne reviens pas chez nous, je mourrai.

Elle porta sa main à son cœur et éclata en sanglots.

— Et puis, continua-t-elle, il me faut à moi la vue de ma Louise, tournant autour de mon fauteuil en faisant son petit ménage, il faut que la vieille Mathurine, en allant mener ses ouailles aux champs, s'arrête un instant au pas de ma porte et babille avec moi pendant que je file ma quenouille.

— Mais, reprit le vénérable pasteur, Mme de Renty n'est-elle pas bien bonne à votre égard?

— Ah! monsieur le curé, c'est là ce qui

me désole ! Je suis une malheureuse, une ingrate, je ne vaux pas le pain que je mange. Si vous saviez comme elle est bonne ! C'est une sainte, un ange du bon Dieu ! Elle vient me trouver, moi, une pauvre vieille femme toujours souffrante et de mauvaise humeur; elle me parle, elle me sourit, elle me console, et moi, c'est à peine si je l'écoute. Et pourtant, voyez-vous, je l'aime autant que mes enfants.

— Si vous l'aimez, pourquoi donc l'affliger par votre tristesse, qui lui fait mal ?

— Je serai gaie, monsieur le curé; je serai gaie, je vous le promets; je rirai; tenez.....

Et la paralytique essaya un sourire, qui finit dans les larmes.

— Mon homme! mon pauvre homme! s'écria-t-elle; tenez, le voyez-vous là-bas, assis sur le banc de pierre, appuyé sur son grand bâton et me faisant signe de revenir? C'est lui qui m'appelle....

— Pauvre femme, c'est une illusion; vous savez bien que votre chaumière est à plus de deux lieues du château. Voyons, soyez raisonnable, éloignez toutes ces idées qui vous font tant de mal. Votre mari était un bon chrétien, et sans doute qu'il est auprès de Dieu. Il faut vous efforcer d'être digne de le rejoindre, en supportant avec résignation les épreuves que le Seigneur vous envoie.

— Eh bien? monsieur le curé, lui demanda la comtesse, quand il revint au salon.

— Il y a bien peu d'espoir, Madame;

c'est une idée fixe qu'il nous sera bien difficile de lui enlever. Le seul moyen de la guérir, ce serait de lui rendre sa chaumière.

— André est accablé des souffrances de sa mère, dit Mme de Renty; voyez-le dans l'avenue, pâle et préoccupé. Mais j'ai trouvé le remède, continua-t-elle en frappant joyeusement dans ses mains.

— Ne serait-il pas indiscret de vous le demander, Madame?

— Oh! monsieur le curé, de la dernière indiscrétion.

— De peur d'encourir votre courroux, Madame, je ne vous en parlerai pas davantage, fit le bon prêtre en souriant. Gardez votre secret et guérissez bien vite ces bonnes gens.

Le soir même, Mme de Renty eut une

longue conférence avec son mari, et le lendemain elle annonça toute joyeuse à M. Gerbaud que le remède était déjà appliqué sur la plaie.

VII.

L'ACCUSATION.

— Oui, monsieur le comte, je suis sûr de ce que j'avance.

— Ce n'est pas possible, dit M. de Renty.

— Je vous mettrai à même de vous en convaincre par vos propres yeux, continua le grand Picot, debout dans le cabinet de M. de Renty et regardant le comte avec des yeux pleins de fourberie et de malice.

— Comment vous en êtes-vous aperçu?

— Voilà qu'il y a trois semaines, j'étais à l'affût en haut de la grande garenne....

— Ah! interrompit le comte, c'est donc vous qui dépeuplez mes bois et à qui mon garde a fait l'autre jour un procès?

— Ah! monsieur le comte, vous en avez tant! Que peut vous faire un pauvre petit lapin de plus ou de moins?

— En tout cas, n'y revenez plus, parce que je ne serais peut-être pas toujours disposé à vous pardonner.

— Ah! monsieur le comte, c'est ce mauvais gars d'André qui m'a fait faire le procès!

— André n'a fait que ce qu'il devait faire. Mais là n'est pas la question; revenons au fait.

— Oui, monsieur le comte. J'étais donc à l'affût, quand j'ai vu un homme sortir du

pavillon qui donne sur le bord de la Loire ; vous savez, monsieur le comte ?

— Oui, oui. Poursuivez.

— Attention, Picot, que je me dis ; voici là-bas un gibier que tu ne chasses pas, et qui pourrait peut-être bien valoir un peu mieux que deux ou trois lapins qui te font attraper des procès. Si c'est ce que tu penses, monsieur le comte te devra une belle chandelle. Il te récompensera bien.

M. de Renty sourit de cet appel indirect fait à sa générosité.

— Je vis mon homme qui se glissait à travers les joncs et les saules, et qui se dirigeait du côté du trou aux blaireaux. Il marchait tout courbé. Je coupe au-devant de lui par une sente que je connaissais, et je le vois qui était chargé d'un sac de blé. « Si tu criais au voleur, Picot! » que je me

dis; car il faut toujours réfléchir avant de parler, n'est-ce pas, monsieur le comte?

— Continuez, continuez, dit M. de Renty avec impatience.

— Si tu cries, le voleur se sauvera, et tu ne le connaîtras pas; ou bien, s'il est le plus fort, il t'assommera. Voilà que, pendant que je faisais ces réflexions, mon homme, qui marchait toujours, a disparu dans le fourré. Ce qui fait que je n'ai pas pu savoir où il avait été.

— Tout cela ne me semble pas fort clair, dit le comte; et, d'ailleurs, quand ce serait vrai, qui vous dit que c'est André? Lui qui jusqu'ici n'a jamais donné lieu de mettre en doute sa probité.

— Ah! monsieur le comte, vous avez trop de confiance en cet hypocrite.

— Un hypocrite qui m'a sauvé la vie,

maître Picot, reprit sévèrement le comte.

— Oui, Monsieur, et qui vous vole votre bien; du reste, il savait bien ce qu'il faisait quand il alla à votre secours. Il savait que c'était vous, dame!

— J'en doute.

— Pas du tout, monsieur le comte; imaginez-vous qu'il arrivait de la ville et qu'il vous avait vu partir dans votre voiture. Il avait bien entendu tout ce qu'on vous disait, que la route n'était peut-être pas praticable jusqu'à Renty, et....

— Vous avez tort, Picot, dit le comte, qui avait la manie de la discussion; comment vouliez-vous qu'il devinât que les chevaux prendraient le mors aux dents sur la chaussée, briseraient ma voiture, occasionneraient quelques heures de retard et me mettraient ainsi dans l'obligation d'es-

sayer de me sauver sur une barque qui serait poussée par le courant jusqu'à la butte des Vignaux.

— Je sais bien ce que je sais, reprit Picot en hochant la tête.

— Et, du reste, quand il aurait su que c'était moi, est-ce que cela diminuerait le mérite de sa bonne action?

— Je ne dis pas, moi, monsieur le comte, balbutia Picot; mais il espérait accaparer votre confiance pour entrer à votre service; car, ainsi qu'il l'a dit bien souvent, où il y a de quoi gratter, on gratte.

Et Picot se mit à rire niaisement.

M. de Renty était un excellent homme, mais excessivement soupçonneux; et pour lui, un acte d'improbité était un crime irrémissible.

— Ainsi, vous l'avez revu? fit-il, conti-

nuant tout haut les réflexions qu'il faisait à part lui.

— Oui, monsieur le comte, comme je vous vois. Il y avait deux nuits que j'avais aperçu le voleur, et je ne pouvais guère dormir, tant cette idée me trottait par la tête. J'ai tout de même attendu jusqu'à hier soir. Voilà que cette nuit je me dis : « Voyons, Picot, mon garçon, sois pas un paresseux quand il s'agit des intérêts de monsieur le comte. Va-t'en voir quel est le voleur qui prend si bien son blé. » Je me lève de mon lit, je m'habille, je prends mon bâton et je m'en viens depuis le village des Fonts jusqu'ici. Deux bonnes lieues, ma foi, monsieur le comte !

— Continuez.

— Cette fois je me cache derrière le gros chêne qui est à côté de la porte du pavillon;

il était temps. Peut-être pas cinq minutes après, j'entends marcher et je vois un homme qui sort avec une poche de blé sur les épaules, et, à ce coup, je reconnais, pour sûr, ce gueux d'André. Ah! voyez donc, que je me dis, c'est ceux auxquels on se fie le plus qui nous trompent le mieux. Avec son air de sainte nitouche, il fait là un joli commerce, maître André. Ce n'est pas tout, ça; il fallait le suivre; je quitte mes souliers, je les prends dans ma main, et j'ai suivi mon voleur jusque dans son trou. C'est tellement vrai, que, si vous voulez, je vous montrerai la cachette.

— Allons-y, fit laconiquement M. de Renty.

Ils traversèrent le parc et grimpèrent, par un chemin taillé dans le roc et tout obstrué de broussailles, jusqu'au sommet de la col-

line. Picot alluma une lanterne dont il avait eu soin de se munir, et montra au comte une grotte taillée de main d'homme, dont l'entrée était dissimulée par des mûriers sauvages, mêlés d'une façon inextricable à des viornes aux rameaux flexibles. Picot souleva un rideau de verdure et fit entrer M. de Renty. Là, sur un gravier blanc et fin, dix sacs de blé étaient symétriquement rangés. Le comte reconnut la marque de ses sacs.

— Vous viendrez avec moi ce soir, Picot, et vous m'aiderez dans le châtiment du coupable.

— Mais, monsieur le comte, balbutia Picot, ma présence vous est inutile. André est vindicatif, et, s'il apprend que c'est moi qui l'ai dénoncé, je suis un homme perdu.

— Seriez-vous un calomniateur? dit M. de Renty en le regardant fixement.

Picot soutint ce regard avec son impudence accoutumée.

— Non pas, monsieur le comte, dit-il. Je vous suivrai, puisque vous le désirez; et, du reste, je saurai bien me défendre, s'il veut faire le méchant. Je puis même, ajouta-t-il, dire à monsieur le comte, pour lui prouver que je dis la vérité, quel est le marchand auquel André livre le blé qu'il vous vole si indignement.

— Eh bien! soit. Dans une heure vous partirez avec moi pour la ville.

— Ah! gueux d'hypocrite, se dit Picot en se retirant, je savais bien que tu ne serais pas toujours heureux comme coq en pâte. Mais si le comte persiste à vouloir surprendre le voleur? Ah! bah! je saurai

bien l'en empêcher, ajouta-t-il en forme de réflexion.

— Mon Dieu! mon Dieu! fit de son côté M. de Renty en descendant de la colline, à qui se fier désormais? Il n'y a donc plus sur la terre ni probité ni dévouement? Cet homme, que je me croyais attaché jusqu'à la mort, n'est qu'un fourbe qui a su habilement profiter d'un acte de courage pour s'attirer ma confiance et me voler lâchement.

La première personne que M. de Renty rencontra en rentrant au château fut André, qui marchait comme d'habitude, depuis quelques jours, le front penché et l'attitude soucieuse; il était même plus triste qu'à l'ordinaire; car sa mère, le matin même, avait éclaté en sanglots en l'embrassant.

A la vue de cette figure pâle et défaite, le comte se détourna.

— Il ne peut qu'être coupable, dit-il ; mais il n'a pas encore l'habitude du mal ; on devine, en le voyant, que ses remords le torturent. Je ne veux point le perdre en le livrant à la justice, mais je le bannirai de chez moi, lui et tous les siens, et je l'abandonnerai à son malheureux sort. Et pourtant il m'a sauvé la vie au péril de la sienne ! Pauvre espèce humaine, qu'es-tu ?

Le comte baissa la tête, croisa ses bras sur sa poitrine et resta quelques instants abîmé dans de douloureuses réflexions. Il se sentait une répulsion profonde pour cet homme qui était venu lui apporter une dénonciation. La fausseté de son regard, le son mielleux de sa voix, la bassesse de son attitude, la cupidité qui perçait dans chacune de ses paroles, tout cela lui causait une répugnance invincible. Sa nature noble

et loyale se sentait froissée du contact de cette organisation dégradée. Picot était pour M. de Renty le type du calomniateur; et pourtant les faits qu'il avançait étaient positifs; il offrait des preuves palpables et avérées, et, quel que fût le motif qui le fît agir, les vols n'en étaient pas moins réels, et le coupable n'en méritait pas moins un châtiment exemplaire.

Quand le comte rentra au salon, il était horriblement pâle.

— Qu'avez-vous, mon ami? lui demanda Mme de Renty.

— Une affaire importante m'appelle à Tours.

— Serez-vous longtemps absent? reprit la comtesse, étonnée de ce brusque départ.

— Non, mon amie; je serai de retour ce soir.

— Vous êtes bien pâle, Gaston ; souffrez-vous ? lui dit-elle avec une tendre inquiétude en lui prenant la main.

— Non, ma chère Eugénie ; rassurez-vous, répondit M. de Renty en déposant sur le front de sa femme un baiser affectueux. Je suis seulement préoccupé.

— Allez vite, dit la jeune femme en souriant, et laissez en route toutes ces vilaines préoccupations.

Le soir, quand M. de Renty revint, il était en proie à une agitation terrible. Il ne répondit à toutes les questions de la comtesse que par des monosyllabes brusques et impatients. Il se retira de bonne heure dans son appartement, et sa femme, qui l'avait suivi, le vit mettre dans la poche de son habit deux pistolets anglais qu'il ne

prenait qu'en voyage, quand il prévoyait quelques dangers à courir.

Mme de Renty se retira aussitôt chez elle et sonna ses femmes.

— Qu'on m'amène Louise, ordonna-t-elle.

Quelques minutes après, Louise était près de sa bienfaitrice.

— Louise, lui dit la comtesse quand elles furent seules, allez prier à l'instant votre frère de passer chez moi, et que personne ne sache la commission dont je vous charge.

Louise se hâta d'exécuter cet ordre; mais elle revint bientôt après pour annoncer à Mme de Renty qu'on avait inutilement cherché André, et qu'il n'était pas au château.

VIII.

TOINE L'IDIOT.

Dix heures venaient de sonner, quand le comte sortit du château pour aller rejoindre Picot, qui l'attendait. Toute la journée, l'atmosphère avait été de feu ; une brise légère glissait, sans les rafraîchir, à travers les feuilles brûlées par le soleil ; la nuit était calme et étouffante. Nul bruit ne se mêlait au murmure lointain de la Loire qui se précipitait en grondant du haut d'un énorme barrage. Les étoiles scintillaient,

on aurait dit que leur vague lueur ajoutait encore à la chaleur qui régnait dans l'air.

M. de Renty trouva Picot caché derrière l'un des gros chênes qui se dressent de chaque côté de la porte de sortie d'un pavillon gothique s'ouvrant sur les bords de la Loire.

— Eh bien ! monsieur le comte, dit le paysan, les preuves que je vous ai fournies ne vous suffisent donc pas ?

— Non, répondit laconiquement M. de Renty.

— En ce cas, monsieur le comte, vous allez voir votre voleur, s'il n'est pas trop tard. Je croyais pourtant que ce que vous avait dit le marchand de grains vous suffirait.

— Le signalement qu'il m'a donné peut

aussi bien s'appliquer à une autre personne qu'à André.

— Savez-vous, monsieur le comte, reprit Picot, que vous tentez une entreprise dangereuse ?

— Comment cela ?

— André est résolu et méchant ; je le connais depuis longtemps, et, dans le moment où il se verra découvert, je ne sais pas trop ce qu'il pourra faire.

— Je suis armé, fit le comte avec un peu d'impatience.

Un frisson parcourut tous les membres de Picot.

— S'il allait s'apercevoir que je le trompe? pensa-t-il. Je ne suis pas très-rassuré, car on prétend qu'il est violent. Monsieur le comte, ajouta-t-il tout haut après un moment d'attente, voici bientôt minuit ; je

crois bien que notre voleur ne fera rien aujourd'hui. Je pense, sauf votre bon plaisir, que nous ferions bien de nous en aller.

En ce moment, comme pour répondre aux paroles de Picot, le sable de l'avenue cria sous un pas lourd et embarrassé. Picot et le comte se rejetèrent vivement dans l'ombre, se collèrent au tronc de l'arbre, et M. de Renty porta la main à ses pistolets.

— De la prudence, monsieur le comte! fit Picot d'une voix si basse, que ce fut à peine si celui à qui il parlait put l'entendre.

Mais cette recommandation était parfaitement inutile; M. de Renty avait déjà réfléchi aux conséquences d'un éclat, et il avait rejeté ses pistolets au fond de sa poche, bien résolu à ne pas en faire usage.

Une clef grinça dans la serrure ; la porte roula silencieuse sur ses gonds, et un homme chargé d'un sac de blé sortit du pavillon, en ayant soin de refermer la porte sur lui.

On ne pouvait apercevoir son visage, mais il n'y avait pas à s'y tromper ; c'était bien le costume qu'André portait habituellement. Le comte allait lui crier d'arrêter, mais Picot lui saisit le bras.

— Attendez, Monsieur, lui dit-il ; vous avez dit que vous vouliez le suivre jusque dans la grotte pour mieux le convaincre de son crime, suivons-le donc.

— Eh bien ! soit, fit le comte.

Ils suivirent à une courte distance cet homme qui prenait au plus fourré des saulaies. Ils gravirent derrière lui le sentier escarpé de la colline et arrivèrent à l'entrée

de la grotte presque en même temps que le voleur.

— Vous pouvez agir maintenant, monsieur le comte, dit Picot, qui tremblait de tous ses membres.

— Arrête! cria le comte d'une voix retentissante.

Picot se glissa dans les broussailles et disparut.

Le voleur se retourna, regarda autour de lui comme pour chercher une issue, mais, voyant qu'il n'y avait aucun espoir d'échapper, il se précipita sur M. de Renty, qui lui barrait le passage, et le saisit à la gorge.

— A moi, Picot! cria le comte d'une voix étouffée; à moi! au secours!

Le voleur l'étreignait avec plus de violence; le comte suffoquait, se sentait dé-

faillir et ne pouvait faire usage de ses armes.

— Courage, monsieur le comte! cria tout à coup une voix, courage! Je suis là!

Et, bondissant comme un lion dans l'intérieur de la grotte, André renversa le meurtrier et lui posa le genoux sur la poitrine, et, appuyant sur son front la gueule de son pistolet, il lui dit d'une voix tonnante:

— Rends-toi, ou tu es mort!

Cet homme était à demi mort d'épouvante, il ne fit aucune résistance.

Le comte se releva, et, s'agenouillant devant André, il lui prit la main en lui disant:

— André, me pardonnerez-vous jamais?

André le regarda stupéfait.

— Vous pardonner! monsieur le comte. Eh! que m'avez-vous fait?

— J'ai douté de vous, André ; vous m'avez sauvé deux fois la vie, et moi, me laissant tromper par de lâches calomnies, je vous croyais un voleur !

— Les apparences étaient contre moi sans doute, monsieur le comte. Mais assurons-nous de cet homme.

— Pas avant que vous m'ayez pardonné, André, reprit M. de Renty, toujours agenouillé devant son domestique.

André s'aperçut alors seulement de l'attitude suppliante de son maître ; les larmes lui vinrent aux yeux.

— Oh ! monsieur le comte, s'écria-t-il, je vous en supplie, ne restez pas ainsi ; je n'oserais plus me montrer à vos regards.

— Je ne me relèverai que lorsque vous m'aurez pardonné !

— Oh ! je vous pardonne, monsieur le

comte ; je vous pardonne, mon noble bienfaiteur ! s'écria André hors de lui.

M. de Renty se releva, et, saisissant le jeune homme dans ses bras, il l'embrassa comme un frère.

Le voleur profita de cet instant où on l'oubliait, et, par un mouvement brusque et violent, il rejeta André de côté et prit la fuite.

— Arrête, ou je fais feu, cria le jeune homme en l'ajustant.

Le meurtrier s'arrêta.

— Et maintenant suis-nous, reprit André; et si tu essaies encore de t'échapper, je te tue comme un chien.

Ils sortirent de la grotte ; le comte suivait à quelque distance. Ils descendirent ainsi la colline dans un silence effrayant, et, arrivés au château, ils enfermèrent le voleur

dans un des cachots de l'ancienne seigneurie. Ce soir-là, on ne put lui arracher une parole.

Le lendemain, M. de Renty et André descendirent dans sa prison.

— Antoine, dit le comte, qui avait reconnu dans son voleur un ancien domestique du château, à moitié frappé d'idiotisme, Antoine, depuis quand avez-vous commencé les vols que vous commettiez chaque nuit?

— Ah! monsieur le comte, s'écria le pauvre homme en se jetant à genoux, ne me faites pas prendre par les gendarmes! ayez pitié de moi! Je suis un homme perdu! je suis un homme mort! mais c'est ce coquin de Picot!...

Un trait de lumière frappa l'esprit du comte. Il devina la trame qu'avait habile-

ment ourdie le dénonciateur, qui voyait à la fois le moyen de faire des bénéfices sur le produit des vols et de se venger d'André, dont la position excitait son envie.

— Comment! dit M. de Renty à Antoine, il me semble que vous accusez Picot?

— Oh! oui, monsieur le comte, que je l'accuse, et vous allez voir que je n'ai pas bien tort de l'accuser. Voulez-vous que je vous dise ce qu'il a fait?

— Parlez; nous vous écoutons.

— Voilà qu'il est venu un jour, il y a bien trois semaines de ça; je me trompe peut-être bien un peu, parce que, voyez-vous, je n'ai pas beaucoup de mémoire.... « Dis donc, Toine, qu'il me dit comme ça, veux-tu boire une bouteille? — Ah! que si fait, oui! que je lui réponds. » J'en buvons

une..., deux..., trois..., quatre... Ma foi, j'y voyais plus bien clair. Il me prend par le bras et m'emmène dans le bois Barrou. « Aimes-tu bien l'argent? qu'il me demande. — Ah! que si fait, oui! parce qu'avec de l'argent on peut boire du bon vin du père Simon et manger des saucisses avec des *fouaces.* » C'est bien bon, oui, les fouaces, n'est-ce pas, monsieur le comte?

— Oui, oui; continuez, mon ami.

— Où en étais-je donc? Je ne m'en souviens plus...

— Vous nous disiez que Picot vous demandait si vous aimiez l'argent, répondit André.

— Ah! c'est ça; m'y voilà. Je lui dis donc: « Comment faut-il faire pour en avoir? — C'est pas bien malin, qu'il me

dit; il y a des gens qui en ont trop et d'autres pas assez. Faut que ceux qui en ont pas assez en prennent à ceux qui en ont trop. — Ah! je vois bien! mais les archers? — Il y a moyen de s'y prendre, qu'il me dit, veux-tu que je te dise comment il faut faire? — Pardine! que je lui réponds, je veux bien. — Tu as été domestique chez M. de Renty? — Oui, que je lui réponds, même que c'est un bien brave homme, bien utile au pauvre monde. »

M. de Renty ne put s'empêcher de sourire en entendant cet éloge naïf. L'idiot poursuivit :

« — Ah! ma foi, que je lui dis, je volerai tous les autres, mais je ne veux pas voler celui-là. — Imbécile! qu'il me dit, qui est-ce qui te parle de lui voler son argent? — Eh bien! donc, que je lui de-

mande, si je n'en prends pas, qui est-ce qui m'en donnera? »

M. de Renty bouillait d'impatience, mais il n'osait interrompre le pauvre homme, de peur de ne plus rien savoir.

— Eh bien! lui dit-il pour le pousser à s'expliquer promptement, Picot vous dit de prendre mon blé, parce que le blé n'était pas de l'argent?

— Oui, monsieur le comte, c'est précisément ça. Qui est-ce qui vous l'a dit?

— Vous savez bien, Antoine, qu'on ne peut jamais cacher le mal que l'on fait; on est toujours découvert.

— Ah! dame, oui, c'est bien vrai! Monsieur le curé me l'a dit bien souvent, et parce que je ne l'ai pas écouté, voilà que le bon Dieu m'a puni.

— Mais, interrompit André, où aviez-

vous pris la clef dont vous vous serviez pour ouvrir la porte du pavillon ?

— C'était Picot qui me l'avait donnée, en me disant comme ça : « Tiens, voilà qui empêchera les gendarmes de te faire de la peine, s'ils te rencontrent. Tu n'auras qu'à leur montrer ça et tu leur diras que tu as la permission.

— Ce que je ne m'explique pas, dit le comte en se tournant vers André, c'est que je le vois vêtu d'habits semblables aux vôtres.

— Ah ! oui, dit Antoine en se regardant avec complaisance ; c'est Picot qui m'a donné ça le jour où nous avons été vendre notre blé à la ville. Des habits tout flambants neufs, ma foi !

M. de Renty en savait assez. Le plan de Picot lui apparaissait dans son entier de la

façon la plus claire. Ce misérable avait fait faire les vols par un ancien domestique du château, avait fait vendre le blé par ce même Antoine, l'avait revêtu d'habits semblables à ceux d'André, et avait ainsi réuni tout ce qui pouvait concourir à la perte du jeune régisseur.

— Allons, mon pauvre Antoine, dit-il au prisonnier, pour cette fois je vous pardonne; mais n'ayez pas le malheur de recommencer, et surtout ne fréquentez plus Picot.

— Ah ! monsieur le comte, je vous le jure, même quand il m'offrirait cinq bouteilles de vin chez le père Simon.

— Allez donc, vous êtes libre; mais n'oubliez pas que voler de l'argent ou voler du blé, c'est exactement la même chose; allez trouver monsieur le curé, racontez-lui

ce que vous avez fait, et il vous donnera de bons conseils.

Antoine se leva, ivre de joie, et se précipita vers la porte de son cachot.

— Un mot encore, fit André en l'arrêtant par le bras; comment se fait-il, mon pauvre Toine, que vous, qui paraissez tant aimer monsieur le comte, vous ayez voulu l'étrangler ?

— J'avais tant de peur, que je savais pas ce que je faisais, répondit naïvement l'idiot; je voyais seulement pas que c'était monsieur le comte.

— A la bonne heure; partez donc et n'y revenez plus.

En regagnant son appartement, M. de Renty s'arrêta tout à coup et dit à André :

— Mais, j'y pense..., je n'ai pas encore songé à vous demander comment vous

vous trouviez là à point nommé pour m'arracher des mains de cet insensé.

— Il y avait deux ou trois jours que je m'étais aperçu des vols qui se faisaient dans le grenier à blé; je m'étais mis sur les traces du voleur, et c'est en arrivant à la grotte où il cachait le fruit de ses vols que j'ai entendu votre voix et que j'ai eu le bonheur de vous être utile.

— Dites que vous m'avez sauvé la vie, et c'est la seconde fois! fit le comte avec émotion. Je ne l'oublierai jamais, et surtout, croyez-le bien, je ne serai plus ingrat

---

IX.

LA CHAUMIÈRE DE LA PARALYTIQUE.

C'était la veille de l'Assomption ; Louise et André, assis sur la terrasse du pavillon qu'ils occupaient au château de Renty, étaient en grande conférence.

— Eh bien! Louise, que donneras-tu à notre mère pour sa fête ? demandait le jeune homme.

— Voyez donc ce vilain curieux qui veut tout savoir !

— Mais oui, Mademoiselle, *et j'en ai le*

droit, répliqua André, en appuyant d'une façon des plus comiques sur ces derniers mots.

— Eh bien! Monsieur, *si vous avez ce droit-là*, gardez-le pour vous, fit la jeune fille avec une gracieuse mutinerie.

— Je le garde et j'en fais usage. Au nom de l'obéissance que vous devez à votre aîné, je vous somme de....

— J'ai vu dans la Bruyère : Une jeune....

— Voyons, sœur, dis-le-moi.

— Oui, mais à condition que tu me diras toi-même la surprise que tu ménages à notre bonne mère.

— Il faut donc absolument que je parle le premier?

— Personne ne t'y contraint. Parle, si tu veux; mais, dans tous les cas, je ne te dirai rien avant que tu ne m'aies tout dit.

— Sais-tu bien, petite sœur, que tu me fais faire tout ce que tu veux ?

— Mais, je m'en vante.

— Et que c'est fort mal d'abuser....

— Qu'est-ce qui est mal, s'il vous plaît, Monsieur ?

— Tout.

— Donc votre petite sœur est mal ?...

— Tu es gentille à croquer.

— Eh bien! puisque je suis si gentille, on ne doit rien me refuser. Donc tu vas me dire sans plus tarder quel est ton cadeau.

André prit sa sœur par la main, l'emmena dans sa chambre, et, tirant de l'armoire un objet soigneusement enveloppé, il le posa sur la table.

— Oh ! le beau bénitier ! s'écria la jeune fille; il est tout à fait pareil à celui que

notre mère avait à son chevet et qui lui venait de notre pauvre père. Il faudra ce soir le placer près de son lit; elle croira que c'est *l'autre*, celui que nous avons perdu avec notre chaumière pendant l'inondation.

— C'est cela ! fit André. Ton idée est excellente. Mais ce n'est pas tout.

— Quoi donc encore ?

— Que dis-tu de cette robe ?

Et le jeune homme étalait sur la table une pièce de mérinos vert foncé qu'il drapa avec beaucoup de goût.

— Oh ! la jolie robe ! la jolie robe ! s'écria la rieuse enfant. Quand sera-ce donc ma fête, pour que tu m'en donnes une semblable ? pas si sombre, par exemple.

— Ta fête, sœur mignonne, c'est le

25 novembre, jour de la Sainte-Catherine.

— Ah ! c'est vrai ! Eh bien ! frère, tu me donneras ce jour-là une belle robe en jaconas rose ou bleu de ciel, avec la ceinture assortie.

— Petite coquette, va !

— Coquette, moi ! Ah ! par exemple, je ne m'en doutais pas !

— Voyez-vous cela ! Il me semble pourtant que s'occuper de toilette c'est de la coquetterie.

— Tais-toi ; tu n'entends rien à ces choses-là, fit la jeune fille avec une gracieuse moue.

— Fort bien ; mais au moins, sœurette, tu me diras bien maintenant ce que tu te proposes d'offrir à notre mère.

— Fi ! le vilain curieux ! qui s'est laissé

corrompre dans l'espoir d'apprendre ce que je ne veux pas lui dire.

— Petite sœur, je t'assure que si je me suis laissé corrompre, c'était uniquement pour te faire plaisir.

— Ta, ta, ta, bel hypocrite; pour me faire plaisir! joliment! C'était pour savoir mon secret, te dis-je, et tu ne le sauras pas.

— Méchante!

— Allons, tiens, j'ai pitié de toi; je vais te montrer mon cadeau. Attends-moi là.

Elle sortit de la chambre de son frère et rentra quelques instants après, portant en triomphe sur ses deux bras une douzaine de chemises de fine toile.

— Mais, sœur, tes petites économies

n'ont pu suffire à l'achat de cette toile? Cela doit coûter beaucoup d'argent.

— M[lle] Renée de Renty m'a bien aidée! Et puis c'est M[lle] Anna, la femme de chambre de madame, et moi qui les avons toutes faites.

— Pauvre mère! cela lui fera plaisir! Elle sera heureuse de voir que nous pensons à elle sans cesse. Elle oubliera pendant quelques instants ses douleurs et ses chagrins; elle nous aime tant!

— Que ne pouvons-nous lui rendre sa chère maisonnette! répondit Louise. Elle ne sait même pas qu'elle a été renversée par les eaux, puisqu'au moment de l'éboulement, tu emportais cette pauvre mère évanouie dans tes bras. Elle m'en parle chaque jour, elle voudrait y retourner; mais ce n'est pas possible. Que devien-

drions-nous là-bas, sans asile et sans ressource? Et puis c'est si loin, deux grandes lieues!

En ce moment on frappa à la porte : c'était un domestique du château.

— Monsieur André, monsieur le comte vous demande, dit-il au jeune régisseur.

André s'empressa de se rendre auprès de son bienfaiteur.

— J'ai occasion d'aller du côté des Vigneaux, lui dit M. de Renty en l'apercevant; voulez-vous y venir avec moi, André?

— Vos désirs sont des ordres pour moi, monsieur le comte.

— Eh bien! allez vous préparer; nous emmènerons avec nous votre mère et votre sœur.

Quand on annonça cette nouvelle à la pa-

ralytique, elle tressaillit de joie. C'était la première émotion de bonheur qu'elle éprouvait depuis qu'elle avait abandonné sa chaumière.

Elle fut installée doucement dans la voiture; son fils et sa fille montèrent avec elle; M. de Renty, la comtesse et Mlle Renée montèrent dans une autre voiture. Ils suivaient la route qui va de Tours à Angers. Les traces de l'inondation disparaissaient peu à peu; la pousse des feuilles d'août avait renouvelé le feuillage des arbres souillé par la fange des grandes eaux. La terre s'était couverte d'herbes abondantes, dont la verdure reposait agréablement la vue fatiguée de la poussière ardente de la grand'route, et, si ce n'eût été l'attitude morne et désolée des paysans, occupés dans leurs champs, et qui s'appuyaient sur

leur bêche pour regarder passer les voyageurs, on n'aurait pas deviné que quelques jours à peine s'étaient écoulés depuis la terrible catastrophe : tant la main de Dieu est puissante à guérir le mal qu'elle nous fait, dans le but d'éprouver notre foi, d'épurer nos âmes et de nous châtier de nos fautes.

— Oh! la jolie maison! s'écria tout à coup Louise, en apercevant à droite, sur le penchant de la colline des Vignaux, une petite maison qui cachait ses persiennes vertes et son toit ardoisé au milieu d'un verger touffu comme un bois.

Rien de plus gracieux, en effet, que cette blanche demeure perdue dans un océan de verdure; à voir ses légers rideaux de mousseline agités par le vent, il vous semble toujours qu'ils vont s'entr'ou-

vrir et livrer passage à la figure fraîche et rose d'une jeune fille, qui se penche au dehors pour aspirer la brise embaumée du matin. Elle arrose les fleurs qui s'émaillent sur le bord de la fenêtre, et elle appelle de sa voix, au timbre pur et sonore, une nuée de colombes qui viennent s'abattre sur ses épaules et becqueter dans sa main les graines qu'elle leur présente.

Vous avez vu cette maison seulement depuis quelques mois, et il vous semble déjà que c'est une vieille connaissance, tant elle s'identifie à vos idées de calme et de bonheur !

— Oh ! la jolie maison ! Que je voudrais l'habiter !

— André, dit la paralytique, où est donc notre chaumière des Vignaux ? Il me semble qu'on pourrait la voir d'ici.

André ne répondit pas; il ne pouvait s'expliquer ce qu'il voyait. C'était bien là, tout au bord de la route, le village des Fonts; un peu plus loin, la colline des Vignaux; et il y voyait une maison sur les ruines de sa chaumière, qu'il ne se souvenait pourtant pas d'avoir vendue à qui que ce fût.

A mesure qu'on se rapprochait, leur étonnement devenait plus grand.

C'était bien la place de leur maisonnette, mais elle était devenue méconnaissable.

— Ah! je devine! pensa André, en voyant la voiture s'engager dans le chemin qui conduisait aux Vignaux. Oh! nobles cœurs! Que le Seigneur vous bénisse!

Mais le jeune homme garda le silence, voulant laisser à ses bienfaiteurs tout le

plaisir de l'émotion de sa mère, et à celle-ci, la joie de la surprise.

La voiture s'arrêta.

La mère Dubois faillit devenir folle de saisissement et de bonheur en entrant dans son ancienne habitation, où elle fut transportée dans les bras de son fils.

Rien n'y avait été changé : le pétrin, l'armoire en noyer, les lits à la duchesse avec leurs rideaux d'indienne à grands ramages, les chaises, le vaisselier, tout était à son ancienne place; seulement, ainsi que la maison, tout avait étonnamment rajeuni.

André et sa sœur se jetèrent aux pieds du comte, qui les releva et les embrassa avec effusion. La vieille paralytique avait saisi la main de la comtesse et la couvrait de baisers et de larmes.

M. de Renty regardait avec caresse sa femme et sa fille; il y avait là du bonheur pour toute une vie.

— C'est mon cadeau de fête, dit enfin Mme de Renty à la mère Dubois.

— Et moi, voici le mien, dit le comte en remettant à André un acte de donation d'une petite propriété qui le mettrait à l'abri de tout besoin pour l'avenir, sage et laborieux qu'il était.

— Il m'en coûte beaucoup de me séparer de vous, reprit M. de Renty en prenant la main d'André; mais votre mère et vous, vous ne pouvez pas vous séparer. Vivez tranquilles et heureux, et surtout n'oubliez pas le chemin du château de Renty.

André ne trouvait pas de paroles pour exprimer sa reconnaissance; son âme dé-

bordait, et de grosses larmes coulaient de ses yeux.

— Et maintenant, dit en souriant Mlle de Renty, nous irons, si vous le voulez bien, Louise et moi, visiter le verger et les dépendances.

— Allez, mon enfant, allez, dit la comtesse, en échangeant avec Renée un petit signe d'intelligence.

Les deux jeunes filles sortirent. Mlle de Renty avait passé son bras sous celui de Louise et l'entraînait gaîment.

— Vous serez heureux maintenant, ma chère Louise, disait-elle. Maman voyait que votre pauvre vieille mère ne pouvait pas s'habituer au château; elle a eu l'idée de faire reconstruire votre chaumière absolument comme elle était.

— Oh! cette jolie maison est bien

plus belle que notre pauvre cabane.

— L'extérieur a peut-être un peu plus d'élégance, c'est vrai ; mais l'intérieur est le même, à l'exception des meubles, qui sont tout neufs.

— Et ces beaux planchers, Mademoiselle ; dans notre ancienne demeure il n'y avait que la terre battue. Mais qu'est-ce que cela ?

Renée sourit.

— Venez, dit-elle en prenant la main de sa compagne.

Louise la suivit vers un petit bâtiment couvert en tuiles rouges et blanchi à la chaux, qu'on avait élevé au coin de la maison.

— Oh ! les deux belles vaches ! s'écria Louise en apercevant deux vaches rouges et luisantes qui détournèrent leurs grosses têtes à l'entrée des visiteuses.

— N'est-ce pas ? dit Mlle de Renty.

— Et elles sont à nous, mademoiselle Renée ?

— Mais certainement, ma bonne Louise.

La jeune fille courut vers ces vaches et passa doucement ses mains sur leur cou. Les bonnes bêtes relevèrent leur museau blanc et humide et l'approchèrent des mains de leur jeune maîtresse comme pour y chercher des croûtes de pain.

Renée jouissait de la joie de sa petite amie.

— Je suis sûre que c'est vous qui avez pensé à cela, dit Louise en se détournant vers Mlle de Renty, sans cesser de caresser ses vaches.

— Mais oui, Louise, vous avez deviné. Tout le monde vous donnait quelque chose : papa faisait bâtir la maison et ache-

tait la propriété; maman fournissait les meubles et le linge. Moi je cherchais toujours pour savoir ce que je donnerais à mon amie Louise. Enfin l'idée des vaches me vint. Je me suis dit : « Cette chère Louise sera bien heureuse, là-bas, dans sa petite maison, d'avoir deux belles vaches à soigner; et puis, en les trayant, elle pensera quelquefois à moi, et puis encore elle apprendra à faire du fromage à la crème, et je serai enchantée de manger du fromage à la crème de la petite Louise, la gentille fermière des Vignaux. » Ne m'en apporterez-vous pas quelquefois?

— Pouvez-vous le demander, Mademoiselle?

— Renée! appela Mme de Renty.

— Ah! déjà nous séparer! dit l'aimable jeune fille en embrassant sa compagne.

Et, légères comme deux biches, elles coururent vers la voiture. La comtesse déposa sur le front de Louise un affectueux baiser; le comte serra la main d'André, et la noble famille, après avoir adressé un dernier salut à la vieille paralytique, assise dans un bon fauteuil, près de la fenêtre, repartit, emportant avec elle un de ces souvenirs qui ne périssent jamais; car les joies que l'on trouve dans l'exercice de la charité sont si pures et si douces, qu'elles participent des joies du ciel.

CONCLUSION.

Si votre caprice ou votre fantaisie vous conduit du côté des Vignaux, vous voudrez vous arrêter quelques instants à l'ombre des pommiers touffus qui entourent

la maison de la paralytique. Vous verrez la bonne vieille assise au soleil, dans son grand fauteuil, suivant d'un œil attendri tous les mouvements de sa jolie Louise, qui arrose ses résédas et ses balsamines, ou qui ramasse dans son tablier des haricots verts pour le repas du soir. Sur le banc de pierre qui se trouve près de la porte, un homme d'une trentaine d'années cause avec la mère Dubois tout en sculptant des têtes de canne, en tressant des corbeilles d'osier ou de ces gracieux paniers que les petites filles aiment tant.

Si vous appelez : Picot ! l'homme relèvera la tête ; mais ne lui demandez pas comment il est là ; car il rougirait de honte et de regret.

Mais je puis vous le dire, moi qui le connais.

Picot, comme vous l'avez vu dans cette histoire, était jaloux et méchant. Furieux du bonheur d'André, il chercha à lui faire le plus de mal possible. Une nuit, il monta dans un de ses noyers pour le dévaster; mais Dieu permit qu'il tombât du haut de l'arbre et qu'il se brisât les deux jambes.

André vint le premier à son secours et le recueillit dans sa maison. Monsieur le curé lui fit entendre la voix de la religion, et aujourd'hui André soutient Picot, qui s'est converti et réconcilié avec lui. Il fait semblant de vendre bien cher à la ville les petits ouvrages de sculpteur et de vannier faits par le pauvre estropié, et il lui donne en échange une généreuse hospitalité.

Savez-vous où André a puisé cette

grande charité et cet oubli des offenses? Dans la religion. Savez-vous pourquoi tout le monde l'aime et le vénère? C'est parce qu'il est un vrai chrétien.

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

Rouen. Imp. E. Vimont, Grand'Rue, 156.

